

Les Lunes de Sang

Anaïs Cros

Livres III & IV



ARMADA
fantasy

Andis Cros



Les Lunes de Sang

Du même auteur :

Les Lunes de Sang

Les Lunes de Sang - Editions Lokomodo - 2011

La Lune Noire - Editions Lokomodo - 2011

Métamorphose - Editions Lokomodo - 2012

Crépuscules - Editions Lokomodo - 2013

La Mer des Songes - Editions Midgard - 2013

Chez le même éditeur

Le Cycle des Lunes de Sang

Volume 1 : *Les Lunes de Sang / La Lune Noire*

Volume 2 : *Métamorphose / Crépuscules*

Volume 3 : *Les Enfants de la Magie / Le Tueur de Loups*
(à paraître fin 2016)



Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Anaïs CROS

LES LUNES DE SANG

VOLUME 2



En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Anaïs CROS & Éditions *ARMADA* 2016
Couverture & illustrations intérieures : Michel BORDERIE

ISBN : 979-10-90931-77-0

À ma sœur

Remarque : Les années dans les Territoires Magiques ne sont pas équivalentes aux nôtres. Une journée est constituée de trente heures, une semaine de six jours, un cycle de quatre semaines et une année de huit cycles.

Âge dans les Territoires Magiques → Âge dans notre monde

| | | |
|---------|---|--------|
| 10 ans | → | 7 ans |
| 50 ans | → | 30 ans |
| 120 ans | → | 80 ans |

Sommaire

| | |
|----------------------------|-----|
| Métamorphose | 11 |
| Crépuscules | 273 |
| Galerie de portraits | 537 |

MÉTAMORPHOSE



Prologue

ON RACONTE QU'AU TEMPS OÙ L'ÉCRITURE N'EXISTAIT PAS ET OÙ LES légendes forgeaient l'Histoire, il y avait trois lunes dans le ciel des Territoires Magiques. Sélène, grande, belle et rouge, veillait sur le monde avec ses deux filles, si semblables qu'on les avait nommées les Jumellunes. Enfantée par Sram, le Père, et Neela, la Lumière, Sélène était à la fois astre et déesse. D'un caractère paisible, elle adoucissait les nuits des peuples de ses rayons chaleureux et elle abritait en son sein les créatures qu'elle préférait : les lunaires, fils aveugles de l'obscurité, auxquels elle offrait chaque jour son propre sang pour nourriture.

En cette ère lointaine la mort était inconnue et seule la vie prospérait à travers ce monde si fraîchement créé par les Fées. Mais un équilibre était nécessaire et Sram dépêcha dans les Territoires Magiques son fils Nekron, maître de l'Entre-Monde, et ses six loups blancs. La Haine, la Maladie, le Vice, l'Avidité, la Peur et l'Orgueil changèrent toutes les races enfantées par les Fées en créatures mortelles et la balance du monde se stabilisa.

Effrayée par les souffrances des vivants, Sélène voulut protéger les lunaires et les dissimula dans ses ombres malgré les mises en garde des Fées. Mais Nekron connaissait leur existence et il n'était pas dans les habitudes de l'implacable dieu de faire des exceptions. Il ordonna à Sélène de lui livrer les lunaires afin qu'ils soient soumis aux mêmes faiblesses fatales que les autres peuples. Mais sa sœur refusa et s'obstina tant et si bien que Nekron la défia en combat singulier. Aveuglée par sa volonté de sauver les lunaires, Sélène accepta le duel.

Il ne fallut qu'un coup à l'impitoyable Nekron pour abattre sa sœur et la précipiter sur le monde. Sélène s'écrasa sur la terre dans une longue plainte d'agonie qui donna naissance au vent d'automne et elle mourut sur les côtes de la mer Grise, laissant à jamais son empreinte sur le territoire qui allait devenir le royaume de Mortelune.

Peu de lunaires réchappèrent à cette chute. Terrifiés par ce monde inconnu, brûlés par ce soleil qu'ils craignaient plus que tout, poursuivis par les loups blancs de Nekron, ils se réfugièrent dans les montagnes Oulanes et ses nombreuses grottes. Le peuple bien-aimé de Sélène n'était plus qu'un groupe de pauvres hères perdus, dévorant de petits animaux dans une vaine quête pour retrouver le goût du sang de leur protectrice disparue.

Les Fées avaient donné les montagnes aux nains et ces derniers observèrent avec suspicion l'arrivée de cette race nouvelle qui ne se montrait que la nuit et se nourrissait de la vie des autres créatures. Mais les Fées avaient également offert aux nains la générosité et la bonté, aussi acceptèrent-ils de cohabiter avec ces nouveaux frères tombés du ciel. Il en est même pour raconter que ce furent

les nains qui protégèrent les lunaires et leur apprirent à connaître ce monde qu'ils redoutaient tant, leur permettant d'y survivre. Peut-être est-ce vrai, peut-être non, la seule chose certaine est que la paix ne dura pas.

Les lunaires constituaient un peuple redoutable et les loups blancs de Nekron les avaient mordus plus d'une fois. Après quelques années, ils connaissaient suffisamment bien leurs nouvelles terres et les peuples qui les habitaient pour décider d'en devenir les maîtres. Une nuit ils attaquèrent les nains qui les avaient accueillis dans leurs montagnes. Ils tuèrent et burent le sang de leurs amis, massacrant sans distinction guerriers, femmes, enfants, vieillards. Mais ils n'avaient pas pris la réelle mesure de la détermination et de la puissance des nains. La riposte fut fulgurante et destructrice. Pour la seconde fois le peuple des lunaires fut quasiment anéanti. Seuls quelques rares survivants parvinrent à s'enfuir dans les terres désolées du nord-ouest des montagnes Oulanes.

Pendant ce temps les loups blancs de Nekron continuaient à se repaître du monde et les Fées finirent par mettre un terme à leurs méfaits. Elles voulurent détruire ces créatures de mort, mais Nekron les protégea et ils ne furent qu'endormis pour l'éternité. Les pires ennemis des mortels semblaient avoir disparu, mais dans leurs royaumes secrets les dieux savaient qu'un jour ou l'autre ils referaient surface. Certains attendaient cet événement avec indifférence ou fatalisme, d'autres avec amusement, d'autres enfin, avec tristesse.

De leur côté, les hommes avaient fait leur le cadavre de Sélène et y avaient fondé un royaume dont une cité alors minuscule devait un jour devenir le centre. Lunargent n'était guère plus qu'un village de pêcheurs lorsque le roi des hommes, séduit par la beauté des falaises Blanches, décida d'y faire construire son château. Peu à peu la cité prospéra, de même que tout le royaume dont la chair de Sélène avait rendu le sol très fertile.

Hocte, souverain sage et juste, était très apprécié des Fées. Ces dernières s'apprêtaient à se retirer des Territoires Magiques et, pour récompenser ce roi si bon, mandèrent à Lunargent leurs quatre enfants, Feu, Eau, Terre et Air. Feu et Terre construisirent Castelune, le plus magnifique des palais, une création que nulle œuvre mortelle ne pourrait jamais égaler, un être vivant bien plus qu'un simple bâtiment. On dit que le frère et la sœur creusèrent la terre jusqu'à découvrir le cœur enfoui de Sélène et qu'ils l'utilisèrent pour poser la première pierre de leur incroyable construction. De leur côté, Eau et Air firent jaillir du sol la Tour des Universités, symbole de la connaissance et de la sagesse des hommes, au sommet de laquelle Feu alluma une flamme éternelle.

Ainsi étaient fêtés les hommes tandis que les lunaires se terraient dans les montagnes, seuls, abandonnés, pleins de rancœur et de haine envers les autres peuples. Ils jalouaient tout de ces races diurnes, de leur façon de se nourrir à leur capacité à marcher au grand jour, de leurs terres immenses et fertiles à leurs cités animées et grouillantes de vie. Par la faute de Sélène, ils étaient devenus le peuple maudit, condamné à se cacher dans l'obscurité et à ne se nourrir que de

sang. Et ils se prirent à haïr leur protectrice qui maintenant morte offrait toutes ses richesses aux hommes. En ces temps lointains les lunaires se firent le serment de dominer un jour les Territoires Magiques. Durant des siècles, ils se transmirent cette obsession de génération en génération, s'en prenant encore et encore aux autres races sans jamais renoncer malgré leurs défaites.

Puis un guide nouveau leur apparut et les conseilla. Cette créature mystérieuse dont les lunaires avaient perdu le souvenir murmura à leur oreille des paroles de vengeance et de conquête et ils l'écoutèrent avec passion. Utilisant leur intelligence et leur habilité au mensonge, ils parvinrent lentement à endormir la méfiance de leurs ennemis, se mêlant à eux, les servant même parfois, mais ils n'oublièrent pas, ils n'oublièrent jamais leur but véritable : dominer sans partage les Territoires Magiques.

Ainsi s'ouvre cette histoire.

1

C'ÉTAIT UN JOUR DE FIN D'HIVER, UN JOUR GRIS ET FROID, MAIS DANS lequel perçait parfois un rayon de soleil plein de promesses. Une légère brise soufflait en provenance de la mer Grise et portait sur la terre des odeurs de voyages lointains et de mystères. Ce vent du large traversait Lunargent en petites bourrasques espiègles, puis franchissait les remparts et découvrait un spectacle sinistre. Indifférent et paisible, il jouait avec la noire fumée du gigantesque bûcher dressé à l'extérieur de la cité, en faisait tourbillonner les sombres volutes, puis les emportait vers le reste du monde, pour que se répande dans chaque cœur la détresse du peuple nain.

En ce 21 froidelune de l'année 1883 du calendrier mortelunien, trois jours après ce qui resterait comme la Nuit Sanglante et le massacre du quartier des montagnes, avait lieu à Lunargent la plus grande cérémonie funéraire naine que la cité ait jamais connue. Nous avons compté très exactement quatre cent soixante-quatre morts et identifier et préparer chacun d'eux à la crémation avait été un travail exténuant pour les quelque six cents survivants. Cette tâche avait été d'autant plus accablante qu'il nous avait fallu organiser dans le même temps notre départ de la cité et je crois que nos frères avaient dû faire appel à toutes leurs ressources pour venir à bout de cette épreuve. Si les soldats de Torn nous avaient aidés, la plupart l'avaient fait à contrecœur et affronter constamment leur hostilité avait été usant pour les nerfs. Il m'était arrivé à plusieurs reprises de m'interrompre quelques secondes au milieu de mon travail et de me demander où les gens autour de moi trouvaient l'énergie de continuer. Mais s'ils le pouvaient, je le devais et je ne m'étais pas dérobé.

Il avait fallu creuser une gigantesque fosse pour entasser tous les cadavres auxquels on souhaitait offrir une crémation commune, sans compter le combustible qu'il avait fallu rassembler. Brûler quatre cent soixante-quatre corps n'était pas chose si aisée. Cependant Torn semblait bel et bien décidé à ce que tout se passe sans incident et il avait mis en œuvre des moyens à la hauteur de son ambition avouée : obtenir notre pardon. En ce qui me concernait, je lui étais reconnaissant de ses efforts, car je savais qu'à chaque concession, il devait lutter contre son âme damnée, mais mes frères ignoraient tout ou presque du rôle d'Ombre et ils étaient incapables de pardonner au roi. Près de la moitié d'entre nous étaient morts et il n'y avait pas un nain qui n'avait perdu au moins un ami ou un membre de sa famille. Ce n'était pas la générosité bien trop tardive de Torn qui lui permettrait de faire oublier cela.

La fosse mesurait environ cinquante mètres de côté et les flammes s'élevaient très haut dans le ciel, dégageant une épaisse fumée âcre et une odeur particulièrement horrible. Tous les nains étaient rassemblés d'un côté du bûcher,

ainsi que le voulait la tradition, et on avait dressé une petite plateforme un peu plus loin, légèrement en retrait. Torn se tenait debout sur cette estrade, ainsi que la reine Rafria, le Fou et quelques nobles qui m'étaient inconnus. Tous étaient vêtus de violet en signe de deuil et affichaient des mines sombres de circonstance. Néanmoins leur présence embarrassait beaucoup les survivants et je sentais qu'ils ne savaient comment interpréter cette manifestation, comme un signe de repentir et de soutien, ou comme une nouvelle insulte.

Naturellement nos préparatifs avaient attiré l'attention des lunargentins et une véritable petite foule se pressait à une centaine de mètres, maintenue en retrait par un cordon de soldats sur ordre express du roi. Lorsque j'avais observé ces gens, j'avais lu avec dégoût sur la plupart des visages une curiosité et un amusement morbide devant la douleur qui nous accablait. J'avais néanmoins eu l'agréable surprise de constater qu'un certain nombre de personnes portaient ostensiblement le deuil, à la manière de leur roi, et cela m'avait procuré un douloureux mélange de bonheur et de souffrance. Ceux qui nous soutenaient étaient aussi rares que des fleurs sauvages dans la neige de l'hiver, mais ils existaient et je leur en étais profondément reconnaissant.

Pour ma part je me tenais près de l'estrade, entouré d'Amhiel et de Listak, serrant Brise dans mes bras. Mes trois amis étaient près de moi et cela me permettait de supporter cette cérémonie pesante et interminable. J'avais toujours détesté les rites funéraires et je n'avais assisté à ceux de ma famille que sous la contrainte voilée de mes beaux-parents. Je haïssais ces adieux sans fin où il fallait tout assumer tout de suite, la perte et le chagrin qui l'accompagnait, sans laisser le temps au deuil de se faire. Si j'avais connu beaucoup des nains qui étaient morts trois nuits plus tôt, je n'avais été proche d'aucun d'eux et je ne pouvais pleurer leur perte individuelle, mais la douleur que je percevais chez les membres de mon peuple et la portée de tous ces événements m'accablaient tant que je pleurais malgré moi, écrasé par un désespoir amer.

Son bras passé autour de mes épaules, Amhiel pleurait également, renflant de temps en temps, fixant les flammes, son jeune visage trahissant toute l'horreur et le chagrin qu'elle ressentait à contempler ce véritable désastre. Je connaissais la bonté et la douceur de sa nature, je savais que tout comme moi elle devait terriblement souffrir de la douleur qui émanait de mes frères, mais je n'avais pas la force de lui dire qu'elle ne devait pas endeuiller son âme ainsi. Une part de moi, lâche, était soulagée que quelqu'un puisse comprendre ce que je ressentais et j'avais presque hâte de trouver un moment où je pourrais parler de tout ceci seul à seul avec Amhiel.

Un pas plus loin, Listak se tenait très droit, les bras croisés. Il arborait toujours les lunettes qui lui cachaient le regard et son visage pâle était impassible, les traits figés dans une expression dure et lointaine. À le voir ainsi, je me demandai un instant s'il regardait réellement le bûcher ou si son esprit

était bien loin de ces moments de deuil, travaillant déjà à la manière de réconcilier Ghuilhom et Axhellyon une fois que nous aurions atteint Roseraie. Brusquement je lui en voulus furieusement de cette indifférence. Au même instant, et comme s'il avait deviné ma pensée, il tourna la tête vers moi. Il me dévisagea quelques secondes, puis il m'adressa un sourire infiniment triste et reporta les yeux sur le bûcher. Rassuré, je m'apaisai. Non, mon ami n'était pas indifférent au sort qui s'était abattu sur mon peuple, bien au contraire.

Une cérémonie funéraire naine se déroule habituellement en cinq temps. Tout d'abord on dispose le corps comme il se doit sur le bûcher, puis on le contemple qui brûle durant un très long moment. Vient ensuite ce que l'on appelle le Chant des Morts, puis on nomme le défunt, ainsi qu'une partie de ses ancêtres afin de leur montrer qu'on ne les oublie pas. Enfin, on rassemble les cendres, on les dispose dans une jarre selon des rites très précis que l'on remet ensuite à la famille. Chacun est libre d'en disposer à sa convenance, en les conservant, en les enterrant ou en les dispersant.

Regarder tout ceci me rappelait trop douloureusement tout ce qu'il avait fallu accomplir après la mort des miens et mes larmes n'en étaient que plus abondantes. Ces longues heures avaient été si insupportables... Jusqu'à la délivrance, enfin, jusqu'à ce moment où l'on m'avait remis leurs cendres et où j'avais pu partir. Je m'étais enfui dans les montagnes, j'avais marché des heures et des heures jusqu'à un glacier immense où j'avais répandu ce qui restait de leurs corps. Il m'avait semblé que seul un décor aussi grandiose était digne d'eux et que sous les couches infinies de neiges éternelles nul ne pourrait jamais venir troubler leur repos. Ma belle-mère ne m'avait jamais pardonné ce geste. Elle espérait pouvoir répandre les cendres de sa fille et de ses petits-enfants dans l'âtre de sa maison, ainsi que le faisaient beaucoup de gens pour conserver les défunts auprès d'eux. Mais sa rancune m'importait peu à cette époque-là. N'avais-je pas déjà tout perdu ?

Un long frisson me parcourut lorsque, avec un ensemble parfait, tous les nains survivants se mirent à entonner le Chant des Morts. Leurs voix graves s'élevaient comme un reproche vers le ciel, graves et puissantes, dégageant une souffrance sourde qui vous prenait aux tripes. Sur l'estrade, Torn avait fait un pas en avant, les mains maintenant agrippées à la rambarde, blême, et Rafria avait posé une main sur son épaule, ne cachant pas ses larmes. Derrière eux plusieurs des femmes de nobles pleuraient également et le monde entier semblait maintenant plongé dans l'affliction.

Je rapporte ici les paroles du Chant des Morts. En temps normal il est formellement interdit aux nains de transcrire ce chant, mais je me le permets car je n'en donnerai ici qu'une traduction. Cette dernière sera loin de rendre toutes les nuances du texte d'origine, mais je veux que mon lecteur puisse s'en faire une idée, car cela lui donnera de précieuses indications sur la conception naine de la mort.

*À ceux qui ont rejoint Nekron
 À ceux qui nous manqueront
 Voici la chanson des vivants
 Et leur ultime défi au dieu du Temps !*

*Tu as pris ceux que nous aimions
 Mais dans notre mémoire ils vivront
 S'enfuient les âmes, brûlent les corps,
 Les souvenirs, eux, resteront forts.
 La mort n'est qu'un commencement
 Et une illusion funeste que le Temps.
 Tant qu'il y aura un cœur pour se souvenir,
 Nul ne pourra mourir.
 Sache, dieu des Ombres,
 Que nous ne sommes pas soumis.
 Tue parmi nous le plus grand nombre,
 Nous continuerons à chanter la vie.
 Nous appartenons à la Montagne, à la Terre,
 Nous n'avons pas peur de rejoindre nos mères !
 Nos veines sont des torrents impétueux,
 Nos yeux des lacs majestueux,
 Nos êtres des pics vertigineux !
 Nous sommes le monde immense
 Et nous ne disparaîtrons qu'à sa déchéance !
 La mort n'est qu'un commencement
 Et une illusion funeste que le Temps !*

*Ô Nekron, pardonne-nous ce défi !
 Nous sommes des enfants dans la nuit,
 Nous plions, mais nous sommes fiers
 Et nous respectons tes mystères !*

*Que le ciel s'ouvre pour les morts
 Et qu'ils n'éprouvent ni regrets, ni remords !
 Que le Royaume du Thalnthos soit le leur
 Et qu'ils n'y connaissent que paix et bonheur !
 Que les dieux avec sagesse lisent leurs cœurs
 Et fassent d'eux des égaux ou des serviteurs !
 Que par le regard de Nekron, divin berger,
 Nullé âme aux Enfers ne se trouve égarée !
 Qu'une douce pluie des fumées noires lave le ciel
 Et qu'à la nuit s'allument de nouvelles étincelles !*

*Que pour chaque défunt il y ait une étoile qui luit
Afin que jamais ne disparaisse sa vie !*

*Ô Nekron, ce jour terrible t'appartient,
Ce jour de deuil où chacun pleure les siens,
Et nous savons que notre tour viendra demain.
Sans honte pleurons les morts
Sans honte célébrons les vivants.
Aujourd'hui pèse la Mort,
Aujourd'hui pèse le Temps,
Mais nous restons en vie
Et nous n'oublions pas.*

Je m'étais mis à chanter avec les autres, saisi et emporté par cette étrange communion entre les membres de notre peuple. Tous les nains connaissent ce chant par cœur depuis leur plus tendre enfance, car il revient à chaque cérémonie funéraire, et pourtant ce jour-là j'eus l'impression de redécouvrir le sens de ces paroles et je pris conscience que le chant ne se contentait pas de pleurer la mort. Non, il exaltait également la vie et en cela il était porteur d'un véritable espoir qui me réconforta singulièrement.

Nous chantâmes ainsi un moment, chœur de voix graves sur un rythme très marqué, proche d'une scansion, et lorsque nous nous tûmes j'éprouvai la sensation d'une vague immense qui se retirait. Visiblement bouleversée, Amhiel se pencha à mon oreille.

— C'était extraordinaire..., chuchota-t-elle.

Je hochai la tête, partageant son impression. Ce que nous venions de vivre sortait de l'ordinaire. Il avait fallu une catastrophe comme celle qui nous avait frappés, un malheur d'une ampleur aussi atroce, pour que nous nous unissions jusqu'à la perfection. En cet instant il n'y avait plus une once de dissension entre les nains de Lunargent, plus le moindre soupçon de querelle ou de différend, il y avait simplement la conscience aiguë d'appartenir à un même peuple et de partager une même souffrance. Le malheur rapproche bien plus que le bonheur, nous en faisons l'amère expérience.

Cependant, après un bon moment de latence, la cérémonie finit par reprendre son cours et un jeune nain monta sur l'estrade de Torn pour lire la liste des défunts. La tradition voulait que l'on charge un enfant de cette mission, afin de signifier la transmission du souvenir des morts aux générations futures, mais j'estimais que l'on aurait dû omettre de la suivre à la lettre pour une fois. L'enfant était visiblement terrifié de devoir parler devant une aussi grande assemblée et je le vis trembler de tout son corps lorsque le nain plus âgé qui l'accompagnait le poussa jusqu'au-devant de l'estrade. Le garçon jeta un regard effrayé à Torn qui le dominait de toute sa haute taille, puis il grimpa sur

l'escabeau qu'on lui avait préparé et leva devant lui l'interminable liste qu'il devait lire. Un silence écrasant régnait sur la foule et pourtant j'entendis à peine le premier nom alors même que je me trouvais au pied de l'estrade. La voix de l'enfant était trop fluette et son anxiété n'arrangeait rien. Le nain qui l'accompagnait lui murmura quelques mots et le garçon fit une nouvelle tentative. Il lut ainsi une dizaine de noms sous les regards attentifs et brusquement il céda à la pression. Lâchant la liste, il cacha son visage dans ses mains avec honte et s'enfuit en courant, presque aussitôt rattrapé par son compagnon plus âgé.

Il y eut un moment de flottement comme le nain essayait vainement de convaincre l'enfant de reprendre sa lecture et je plains sincèrement ce pauvre garçon soumis à une telle responsabilité. Et soudain quelque chose se produisit que nul n'attendait. Torn ramassa la liste que l'enfant avait laissée choir, s'avança sur le devant de l'estrade, et lut le nom suivant d'une voix forte qui porta sur toute l'assemblée. Il laissa ensuite passer quelques secondes, hésitant à poursuivre, ses yeux verts parcourant la foule comme pour mesurer nos réactions, craignant visiblement de nous insulter en intervenant ainsi. Lorsque son regard se posa sur moi, je lui souris et acquiesçai. Il dut considérer cela comme une autorisation de tout mon peuple.

Torn avait une voix grave et pénétrante, une voix capable de captiver une foule tout entière, et il accomplit ce prodige simplement en lisant la liste de noms. Je ne sais comment il parvenait à distiller autant d'émotion dans la simple lecture de ces patronymes, peut-être parce que cela reflétait ce qu'il ressentait lui-même. En tout cas, malgré toute la rancune de mes frères envers lui, aucun n'esquissa le geste de l'arrêter.

Le roi Torn, car il était roi plus que jamais en cet instant, prit tout son temps pour lire la longue liste et sa voix ne trembla pas une seule fois, pas plus qu'elle ne témoigna de lassitude ou ne perdit de sa grave émotion vibrante. Tous l'écoutèrent et chaque nom fut entendu, chaque mort honoré et salué, ainsi qu'il se devait. Jamais je n'avais assisté à une cérémonie aussi intense, aussi puissante, et j'en fus reconnaissant à Torn.

Arrivé au bout de la liste, le roi abaissa lentement le parchemin et déglutit pour humidifier sa gorge sèche. Peu à peu ses épaules s'affaissèrent et je devinai que l'effort qu'il venait de fournir l'avait épuisé. Néanmoins ce fut avec un profond respect et une grande dignité qu'il s'inclina vers le bûcher, puis vers notre peuple, avant de se retirer de deux pas pour nous laisser la place de continuer. Je vis Rafria presser tendrement sa main et se dresser à côté de lui avec fierté, puis je détournai les yeux.

Pendant tout ce temps le feu avait achevé de réduire en cendres les corps de tous les malheureux qui avaient péri pendant l'incendie et les combats qui avaient suivi. Ceux qui s'étaient portés volontaires pour cette tâche étaient déjà en train de ratisser les cendres, s'assurant que tout avait bien fini de brûler,

rassemblant les fines pellicules grisâtres, dernières traces de corps autrefois jeunes et vigoureux. Après mûres réflexions, nous avons décidé de ramener toutes les cendres dans les montagnes Oulanes, chez nous, et de les disperser sur les terres de notre peuple. Aussi les nôtres commencèrent-ils à se détourner du bûcher, laissant les volontaires accomplir leur travail, déjà pressés de retourner au quartier des montagnes pour achever de préparer le départ du lendemain et peut-être aussi de fuir l'odeur et le spectacle atroce des corps qui achevaient de se consumer.

Torn donna quelques ordres pour que les soldats accompagnent nos frères jusqu'à notre petit camp et évitent tout incident avec les lunargentins massés aux alentours, puis Rafria et lui-même se préparèrent à rentrer à Castelune, rejoignant les élégantes voitures fermées qui les avaient amenés jusqu'à l'extérieur de la cité. Avant de partir, Torn fit un signe à Listak et celui-ci le rejoignit. Ils échangèrent quelques mots, puis Listak revint vers Amhiel et moi, croisant au passage le Fou qui le bouscula dans une fausse maladresse moqueuse. Puis le bouffon grimpa dans la voiture du roi et celle-ci commença à s'éloigner.

Arrivé près de nous, Listak plongea la main dans une de ses poches et en tira un petit parchemin qu'il déplia et lut aussitôt. Un bref sourire éclaira son visage de granit.

— Sel a pu nous obtenir une entrevue avec la reine, annonça-t-il avec satisfaction.

Je compris alors que le Fou ne l'avait bousculé que pour lui remettre discrètement ce message et je réprimai un sourire.

— Nous avons rendez-vous dans ses appartements à vingt-six heures, précisa Listak. Je me débrouillerai pour vous obtenir une autorisation de quitter le camp, Evrahl. Tenez-vous prêt pour vingt-cinq heures.

J'acquiesçai et nous fûmes contraints de nous séparer comme je devais suivre mes frères vers la partie de la cité où nous étions parqués en attendant notre départ. Brise avait sauté de mes bras au moment où je m'étais mis en marche et il trottait maintenant à côté de moi, n'ayant aucune peine à suivre mon pas lourd. Les yeux baissés, j'essayais de ne penser à rien, trop de souvenirs pénibles voltigeant aux frontières de ma conscience engourdie par la tristesse, le nez encore plein du parfum révoltant que dégageait le charnier. Je fus un peu étonné lorsque Menius et Cetrion me rejoignirent soudain, m'encadrant d'une façon qui me mit mal à l'aise.

— Belle cérémonie, fit Menius en guise d'introduction.

J'acquiesçai silencieusement, même si à mes yeux aucune cérémonie funéraire ne pouvait être belle.

— Qu'avez-vous pensé de l'intervention de Torn ? ajouta-t-il d'un ton détaché.

Je pris le temps de peser mes mots.

— J'ai estimé qu'elle était sincère et courageuse, déclarai-je finalement. En ce qui me concerne, j'ai apprécié qu'il agisse ainsi.

— Je suppose que c'est pour cela que vous l'avez encouragé, intervint brusquement Cetrion d'un ton sec.

C'était la première fois qu'il s'adressait à moi avec une telle agressivité et j'en fus si surpris que je le dévisageai sans répondre. Il me lança un regard en biais et fixa le sol sous ses pas nerveux.

— Je vous ai vu hocher la tête dans sa direction après qu'il ait lu le premier nom, reprit-il. Vous n'auriez pas dû faire ça.

Je fronçai les sourcils. Je n'aimais que très moyennement qu'on me dise ce que j'avais à faire.

— Je lui ai témoigné mon approbation, en effet, rétorquai-je avec froideur. Puis-je savoir en quoi c'est un problème ?

Nouveau regard de côté, aussi embarrassé que vindicatif, inquiétant.

— Vous n'aviez pas le droit de vous exprimer au nom de tous, fit Cetrion. Vous lui avez laissé croire que nous acceptions son intervention insultante, alors que ce n'était pas le cas !

Je m'immobilisai brusquement, bouillonnant de fureur.

— Je n'ai jamais prétendu parler au nom de tous ! m'écriai-je avec colère. Et je me demande bien qui vous êtes pour vous arroger ce droit !

J'avais parlé très fort et de nombreuses personnes s'arrêtèrent autour de nous, surprises et inquiètes. Cetrion avait serré les poings au bout de ses longs bras maigres et ses yeux étincelaient de rage contenue.

— Vous dites cela uniquement parce que je suis un homme, répliqua-t-il avec mépris. Mais cela ne m'empêche pas d'être plus proche de votre peuple que vous !

Je ne répondis pas tout de suite. Je savais qu'il avait probablement raison, je m'étais beaucoup éloigné de mes semblables au cours des deux dernières années, j'avais tout fait pour me couper de ce qu'avait été mon ancienne vie et donc de mon peuple. Mais cela ne lui donnait pas le droit de me parler sur ce ton.

— J'ai cru que vous étiez sincère quand vous nous avez aidés pendant l'incendie, reprit-il d'une voix que l'énervement rendait aiguë, mais en réalité vous avez toujours été à la botte de Torn ! Vous le servez comme ce demi-lunaire avec qui vous habitiez !

Il fit encore un pas en avant, visiblement prêt à engager le combat, et Brise se dressa soudain entre nous, les poils hérissés, la queue battant l'air, crachant et feulant. Je n'avais cependant aucune intention de me battre, surtout pas contre un adversaire totalement inconscient de sa propre faiblesse.

— Je ne sers aucun roi, répondis-je calmement, je ne sers personne et mes amitiés me regardent.

Je pris Brise dans mes bras pour contenir sa colère, puis je plongeai le regard dans celui de Cetrion.

— Quoi que vous en pensiez, je ressens le même chagrin et la même révolte que vous, mais j'ai appris qu'il n'y avait aucune issue dans la haine. Le seul moyen de guérir de telles blessures est de pardonner. J'espère que vous saurez l'apprendre également avant qu'il ne soit trop tard.

J'inclinai légèrement la tête vers lui et repris mon chemin en le contournant. Je n'eus pas besoin de me retourner pour deviner qu'il voulait se jeter sur moi, mais Menius et d'autres le retinrent et je n'entendis que sa voix suraiguë.

— Vous êtes un traître à votre peuple ! hurlait-il. Un jour ou l'autre vous serez contraint de vous dévoiler et vous payerez !

Un frisson me parcourut à ces mots, mais je m'obligeai à conserver une démarche tranquille et régulière. Sentant que Brise se calmait, je le relâchai et il poussa un miaulement pensif en reprenant pied sur le sol et en se remettant à trotter. Je soupirai. J'aspirais tant au repos... Quand ma vie retrouverait-elle enfin un cours normal ?

Je sentais des regards peser sur moi parmi la petite foule de nains qui regagnaient Lunargent et je me demandai malgré moi s'ils avaient entendu les paroles de Cetrion et s'ils l'avaient cru. J'allais me décider à redresser la tête pour déchiffrer les visages autour de moi lorsque quelqu'un me rattrapa soudain en courant.

— Docteur Evrahl, attendez !

Menius posa une main sur mon épaule et je ralentis le pas pour qu'il puisse se porter à ma hauteur. Je me dégageai doucement de son étreinte.

— Si vous souhaitez me tenir le même discours que Cetrion ce n'est pas la peine, fis-je sans même lui laisser le temps d'ouvrir la bouche.

Il eut un sourire attristé.

— Comment pourrais-je m'adresser ainsi à celui qui a adouci la longue agonie de ma mère et que j'ai vu soigner tant des nôtres sans songer un instant à s'économiser ? répondit-il. Cetrion est aveuglé par le chagrin, il ne se rend pas compte de ce qu'il dit, il faut lui pardonner.

J'eus un geste circonspect.

— Je ne suis pas certain que ce soit le chagrin qui aveugle Cetrion. À mon avis c'est plutôt la haine. Et ce sentiment-là est bien plus dangereux. Vous devriez vous méfier des pensées qu'il répand parmi les nôtres. S'il continue ainsi, nous serons bientôt en guerre contre Mortelune !

Menius haussa les épaules.

— Vous surestimez son influence. Cetrion est très aimé, mais il est tout de même un homme et je vois mal notre communauté accepter de le suivre aussi facilement.

Je secouai la tête et ne dis rien, moins persuadé que Menius de l'inefficacité de Cetrion. Il faudrait que j'avertisse Listak du comportement du jeune homme, celui-ci risquait de provoquer des incidents avec les soldats qui nous

accompagneraient pendant le voyage vers les montagnes et nous n'avions absolument pas besoin de ça en plus du reste.

— Les nôtres ont confiance en vous, reprit Menius. Ils n'écouteront pas ses divagations. Aucun n'a oublié votre intervention sur les remparts qui nous a permis de nous abriter, ni la manière dont vous avez sillonné le quartier toute la nuit, encore moins les soins sans relâche que vous avez apportés partout où c'était nécessaire. Vous êtes très respecté dans ce qui reste de notre communauté, croyez-moi.

Je fis un mouvement vague, embarrassé. Menius poussa un petit soupir.

— Néanmoins je crois que, comme moi, beaucoup n'ont pas compris pourquoi Torn est intervenu de la sorte et qu'ils hésitent entre la colère et la reconnaissance. Nous avons décidé d'organiser une réunion ce soir, afin que chacun puisse exprimer son point de vue sur la question et que nous puissions adopter une position commune sur cet incident. Je vous serais vraiment très reconnaissant d'y participer et de nous exposer votre point de vue.

Je soupirai malgré moi. Je commençais à être las de ces innombrables réunions uniquement destinées à argumenter sans relâche sur des sujets dont l'importance était tout sauf vitale. Je comprenais le besoin des miens de discuter comme s'ils avaient une prise sur les évènements, mais j'en avais plus qu'assez de me retrouver à chaque fois mêlé à ces discussions qui viraient parfois au combat verbal. Mais avais-je réellement le choix ? Cetrion ne manquerait pas l'occasion, lui, et il aurait été irresponsable de ma part de le laisser étendre son influence exaltée sans essayer d'y opposer la mienne que j'espérais plus raisonnable.

— Je viendrai, déclarai-je finalement, mais à condition que cela ne se termine pas trop tard. Nous entamons un long voyage demain et j'aimerais me reposer un peu.

En vérité, je songeais surtout à mon rendez-vous avec Listak, mais Menius parut accepter mon excuse comme naturelle et me donna une tape amicale sur l'épaule en guise de remerciement. Nous cheminâmes un moment en silence, franchissant les remparts de la cité, nous efforçant d'ignorer les regards pesants des lunargentins à leurs fenêtres, puis Menius parut faire un effort pour reprendre la parole.

— Il y a une question que je veux vous poser depuis un moment, fit-il avec une pointe de gêne. J'espère que vous n'y verrez aucune insulte.

— Posez votre question, rétorquai-je d'un ton qui se voulait ouvert.

— En réalité c'est une interrogation que je partage avec les autres représentants qui ont assisté à la réunion à Castelune il y a trois jours. Pourquoi Torn vous a-t-il demandé de quitter la pièce avec ses agents et lui ?

Je compris soudain pourquoi Cetrion s'était mis à douter ainsi de moi et à me considérer comme un serviteur de Torn. Cet incident avait dû être rapporté par les représentants. Cela me surprenait et m'amusait presque. Avais-je une

telle importance pour que l'on prête attention à chacun de mes faits et gestes ? J'en étais si peu convaincu que je n'avais même pas songé à m'expliquer de cette sortie aux représentants.

— Torn m'a soumis une requête, répondis-je finalement avec prudence. Il m'a fait part d'une tâche à laquelle il souhaiterait que je m'attelle.

— Vous avez accepté ?

— Oui.

— Et de quoi s'agit-il ?

J'hésitai un instant. Je savais Menius digne de confiance, mais je doutais qu'il soit très sage d'évoquer en pleine rue et au milieu de la foule la mission dont Torn nous avait chargés, Listak, Amhiel et moi.

— Je crois qu'il vaudrait mieux que nous en parlions lorsque nous serons plus tranquilles, murmurai-je.

Menius parut étonné, puis il hocha la tête.

— Je comprends.

Malgré tout je lisais sur son visage qu'il ne comprenait pas et que cela l'inquiétait. Je soupirai encore. Le voyage qui nous attendait s'annonçait difficile et tendu.

2

LA RÉUNION SE DÉROULA AINSI QUE JE L'AVAIS PRÉVUE, BRUYANTE, SUREXCITÉE, agressive, inutile. Je me savais piètre orateur et je m'efforçai simplement d'expliquer mon opinion sur l'attitude de Torn. Cependant, si je vis quelques hochements de tête dans la foule autour de moi, je lus surtout de la perplexité sur la plupart des visages. Les réactions que souleva l'intervention furieuse de Cetrion ne furent guère plus marquantes, mais cela ne me rassura qu'à moitié. Les nains sont toujours longs à réagir, et lorsqu'ils se décident enfin bien malin celui qui aura réussi à deviner leur choix. Lorsque je m'éclipsai de la salle après avoir murmuré quelques mots d'excuse à Menius, la discussion ne faisait visiblement que commencer malgré le départ du lendemain.

Tout en marchant vers les limites du minuscule territoire qu'on nous avait alloué, je me demandai si Torn avait la moindre idée de la vague d'émotions qu'il avait suscitée en intervenant ainsi. La réponse était probablement oui, le roi était loin d'être un imbécile. Mais avait-il conscience du risque qu'il avait pris ainsi alors que sa simple présence était déjà sujette à embarras ? Il venait de prendre un risque terrible, car les futures relations entre Mortelune et les nains allaient dépendre de la manière dont les nôtres allaient interpréter son

acte. C'était d'autant plus effrayant que des gens comme Cetrion exploitaient le moindre incident pour faire pencher la balance du côté du ressentiment.

Néanmoins ces pensées s'envolèrent lorsque je vis la haute silhouette de Listak qui bavardait avec un des soldats supposés nous protéger, mon inquiétude laissant la place au seul plaisir de revoir enfin mon ami et de pouvoir passer un moment seul à seul avec lui. Sur un signe du détective, les soldats me laissèrent passer et j'échangeai un sourire avec lui avant qu'il ne m'entraîne vers les chevaux qui nous attendaient un peu plus loin. Je fus déçu de constater que nous n'aurions pas le temps de la marche pour discuter, puis je compris qu'il avait choisi ce moyen de transport pour ma propre sécurité. Il était plus difficile de prendre à partie quelqu'un passant sur un cheval au galop que quelqu'un à pied. De fait nous ne tardâmes pas à nous élancer à travers les rues, à une vitesse qui me rappela mon peu de goût pour l'équitation. Les nains ne sont pas à proprement parler de bons cavaliers, même si la plupart ont appris à se débrouiller avec ces animaux qu'affectionnent les hommes et les elfes. Rien ne vaut un bon sol de terre sous nos pieds.

Couché sur l'encolure du cheval, le corps crispé pour ne pas tomber, le visage giflé par le vent froid de la course, je me mis à envier Brise que j'avais laissé tranquillement couché dans la chambre que je partageais avec d'autres nains. J'avais hâte de pouvoir me reposer moi aussi après la journée éprouvante que je venais de vivre. Mais pour le moment j'avais plus important à faire et j'espérais de toute mon âme que Rafria serait disposée à entendre ce que nous avions à lui dire. Si elle-même refusait d'écouter nos avertissements, la situation deviendrait plus dangereuse encore.

Nous traversâmes très rapidement Lunargent endormie, mais contrairement à ce à quoi je m'attendais Listak évita la place Royale et ne chercha pas à gagner l'entrée principale de Castelune. Au contraire il prit la direction des petites murailles qui ceignaient les jardins et nous rejoignîmes bientôt une silhouette solitaire qui nous attendait à côté d'une épaisse porte bardée de fer. Amhiel nous accueillit d'un sourire.

— Bonsoir, messire Evrahl ! lança-t-elle avec bonne humeur.

Je lui rendis son salut, devinant que son âme aventureuse appréciait tout particulièrement la manière discrète dont nous allions pénétrer dans Castelune.

— Espérons que personne ne nous verra et n'ira rapporter notre présence à Torn, murmura Listak en attachant nos chevaux au lierre épais qui couvrait le mur d'enceinte. Je n'ose imaginer quelle serait sa réaction s'il apprenait que nous avons pénétré ainsi dans son palais.

S'approchant de la porte, il tira une grosse clé de sa poche et actionna l'énorme serrure. Il poussa ensuite le panneau de bois avec prudence et réprima une petite exclamation satisfaite en constatant qu'il pivotait sur lui-même sans difficulté.

— Bien, souffla-t-il. Sel a pu retirer la barre qui empêchait l'ouverture. Suivez-moi. Et surtout pas un bruit.

Nous obéîmes aussitôt et il referma derrière nous avant de nous guider à travers les jardins. Avec la rapidité qui caractérisait les changements de saison en Mortelune, la neige avait déjà commencé à fondre et les jardins semblaient prêts à se lancer dans le grand éveil du printemps. De proche en proche des outils rangés dans des coins dévoilaient l'activité qui devait régner dans la journée quand les jardiniers s'affairaient à réaménager tout ce petit monde végétal. Ma dernière visite en ces lieux remontait à plus d'un an et ce n'était pas sans nostalgie que je revoyais le magnifique éventail de végétations que l'on avait réussi à réunir en ces lieux, jusqu'à ce vieux drogon centenaire aux branches noueuses comme des serpents, aux feuilles éternelles dont la face argentée accrochait la lumière des Jumellunes lorsque nous passâmes à côté. Pour le moment les jardins étaient endormis, mais je sentais que leurs splendeurs ne tarderaient pas à s'épanouir à nouveau et j'enviais presque les courtisans qui y avaient libre accès.

Se déplaçant comme une ombre, rapide et furtif, connaissant parfaitement les lieux, Listak nous mena jusqu'à l'une des portes latérales de Castelune, bien loin des voies principales. Il frappa deux petits coups sur le panneau de bois et celui-ci s'ouvrit aussitôt, dévoilant le Fou qui portait un chandelier. Les petites flammes des bougies jouaient d'une manière un peu étrange dans ses yeux et je notai à part moi qu'il portait les mêmes vêtements de deuil que lors de la cérémonie funéraire, à savoir un de ses costumes habituels, terriblement moulant et totalement extravagant, mais dans les tons noirs et violets. Il nous salua d'un petit gloussement.

— Au nez et à la barbe du roi ! marmonna-t-il avec amusement, s'effaçant pour nous laisser entrer. Par ma barbe, nous sommes les rois de Castelune cette nuit ! Et nous allons visiter la reine comme des amants, discrètement, autrement dit secrètement, indigne épouse qui ment sous serment à son unique amant ! C'est tout à fait unique et merveilleusement amusant !

Il gloussa encore et nous contempla tous trois de ses yeux malicieux. Nous nous trouvions dans un étroit couloir de pierre, totalement dénué d'ornements, et je supposai qu'il devait s'agir d'une voie discrète pour les nombreux domestiques qui sillonnaient constamment le palais. Le chandelier du Fou n'éclairait qu'à quelques pas et le couloir paraissait se perdre dans des méandres obscurs.

— Hâtons-nous ! souffla Listak avec une pointe de nervosité.

N'ayant nul besoin de la lumière du Fou ou de ses indications, le détective passa devant et nous le suivîmes tous trois. J'entendis le bouffon royal murmurer quelques mots pour lui-même.

— Messire détective n'aime pas se jouer de son roi... Il préfère laisser ce jeu dans l'ombre...

Le bouffon s'adressa un petit sourire entendu, puis leva soudain les yeux vers moi. Confus qu'il me surprenne à l'observer, je me détournai aussitôt et il ne dit rien.

Listak avançait d'un pas si rapide que nous peinions presque à le suivre. Je compris que le Fou avait raison, le détective détestait le fait d'être à Castelune sans l'autorisation du roi et en outrepassant même ouvertement ses ordres. Je me demandai un instant s'il aurait osé faire une chose pareille avant que Morsech ne vienne troubler sa fidélité à Torn, mais la pensée de cette dangereuse créature était trop angoissante et je m'obligeai à l'écarter.

Ce couloir paraissait interminable et nous passâmes devant un nombre incalculable de portes, de croisement, d'escaliers, sans que Listak semble le moins du monde perdu. Pour moi cet endroit n'était qu'un labyrinthe sans fin et j'admiraï sincèrement mon ami pour sa capacité à s'y repérer sans une once d'hésitation, ni même de réflexion. Après un long moment de marche à travers des ténèbres que peinaient à chasser nos quelques bougies vacillantes, Listak nous fit franchir une porte et nous nous retrouvâmes dans un des larges couloirs très décorés qui traversaient Castelune. Nous le traversâmes dans sa largeur, le détective souleva une tenture, fit jouer un mécanisme invisible et une porte dérobée se dévoila. Nous pénétrâmes ensuite dans le réseau caché du palais sans avoir aperçu, ni même entendu âme qui vive. Le Fou émit un petit sifflement admiratif.

— Un passage secret qui m'était inconnu ! commenta-t-il. Messire détective, vous êtes un sage plein de secrets inconnus !

Listak ne prit pas la peine de répondre et nous nous engageâmes dans des escaliers étroits et poussiéreux. Des araignées y avaient élu domicile et leurs toiles blanchâtres formaient d'élégantes dentelles. L'atmosphère était imprégnée d'une odeur de renfermé fétide et assez désagréable.

— Plus personne n'utilise ces galeries ? s'étonna Amhiel en se débarrassant d'une toile prise dans ses longs cheveux d'or.

Listak secoua la tête sans cesser de gravir les innombrables marches avec une régularité effrayante.

— Mon frère et moi nous en servions comme terrain de jeu lorsque nous étions enfants, mais déjà à l'époque ils étaient à l'abandon. La moitié du réseau est d'ailleurs tombée dans l'oubli et je peux vous garantir qu'il ne vaut mieux pas s'aventurer dans des couloirs qu'on ne connaît pas, sous peine de ne jamais en ressortir. Castelune n'aime pas que l'on vienne fouiner dans ses entrailles.

Il se tut et nous nous concentrâmes sur l'effort que nous demandait l'ascension de cet escalier sans fin. Après plusieurs minutes épuisantes et comme Amhiel et moi commençons sérieusement à nous essouffler, nous arrivâmes enfin sur un palier et Listak bifurqua vers un nouveau couloir. Au bout d'une dizaine de mètres il s'arrêta devant un pan de mur tout à fait ordinaire.

— Il y a un passage qui conduit directement à l'appartement de la reine, nous expliqua-t-il à voix basse, mais je doute qu'elle apprécierait que nous arrivions ainsi. Nous allons devoir sortir dans le couloir qui mène aux deux appartements royaux, il ne faudra surtout pas faire un bruit.

Nous acquiesçâmes et il prit une profonde inspiration avant d'ouvrir la porte jusque là parfaitement dissimulée dans les pierres du mur. Le Fou avait soufflé les bougies et nous étions dans une obscurité complète. Je devinai que Listak jetait un coup d'œil prudent dans le couloir, puis il prit la main d'Amhiel pour la guider et la jeune femme saisit aussitôt mes doigts. J'esquissai le geste de faire de même avec le Fou, mais je ne le trouvai pas dans les ténèbres. Une fois dans le couloir nous pûmes voir à nouveau grâce à la faible lueur des Jumellunes. Listak referma le passage, puis nous avançâmes silencieusement vers l'appartement de la reine. Nous franchîmes la porte de l'antichambre sans frapper et nous fûmes presque éblouis par les nombreux chandeliers qui y étaient disséminés.

L'antichambre de la reine ressemblait beaucoup à celle du roi. De nombreux fauteuils tendus de tapisseries superbes y étaient disposés autour de petites tables basses en bois précieux et sur lesquelles traînaient encore des jeux de patience destinés aux dames de la cour. Les murs de pierre étaient cachés par d'épaisses tentures qui représentaient des événements historiques et dans une grande cheminée sculptée de motifs végétaux brûlait un feu qui répandait une agréable chaleur. En face de nous une porte à double battant donnait sur la chambre de la reine et au beau milieu de la pièce se tenait une femme.

J'éprouvai un petit choc à sa vue, mais sa réaction me suffit à comprendre qu'elle nous attendait. Elle avait la peau brune et les yeux très noirs du peuple du désert et je devinai qu'il s'agissait probablement d'une des suivantes les plus fidèles de la reine. Elle se précipita vers nous dès notre entrée, l'air affolé.

— Le roi est là ! murmura-t-elle au Fou. Ma reine essaye de le faire partir sans le blesser, il faut vous cacher !

Le bouffon tourna vers nous un regard éloquent et nous balayâmes la pièce des yeux avec un début de panique. Il ne semblait y avoir aucune cachette accessible et notre affolement crût encore lorsque des éclats de voix nous parvinrent depuis la chambre. Sans hésiter davantage, Listak nous fit tous ressortir et nous courûmes jusqu'à un angle du couloir. Nous venions à peine de le franchir que la voix de Torn nous parvint comme il sortait à son tour, pleine de colère contenue.

— Je m'en voudrais de vous imposer ma présence, ma Dame ! Je suppose que vous avez mieux à faire que de vous occuper de votre époux. Veuillez excuser mon outrecuidance. Je vous souhaite la bonne nuit !

Nous devinâmes que Rafria protestait sans arriver à comprendre ce qu'elle disait, puis la porte de son antichambre claqua. Deux secondes plus tard celle de l'appartement de Torn percuta à son tour son chambranle avec violence, puis le silence retomba. Je déglutis en comprenant que nous avions involontairement provoqué cette scène de ménage et à côté de moi Listak soupira en secouant la tête. Il était malheureusement trop tard pour revenir en arrière et il nous appartenait d'utiliser l'occasion ainsi créée. Nous déplaçant comme des rayons de lune, nous retournâmes jusqu'à l'antichambre. Cette fois la reine nous y

attendait en compagnie de sa suivante. Elle avait le rouge aux joues et se tenait avec une certaine raideur. Le regard qu'elle nous lança n'avait rien d'amical et ce fut sans prononcer un mot qu'elle nous fit signe de la suivre jusqu'à sa chambre.

Fille du désert, Rafria était dans la colère d'une beauté embrasée, fascinante. La robe de chambre blanche très simple qui enveloppait sa haute et svelte silhouette rehaussait l'éclat de son teint brun et faisait paraître plus noirs encore ses épais cheveux relâchés qui dévalaient en cascades jusqu'au creux de ses reins. Ses longues mains fines, dépourvues de bijoux mais couvertes d'arabesques tracées à l'aide d'une encre particulière de son peuple, se croisaient et se décroisaient avec nervosité. Nous laissant debout, elle s'assit dans un fauteuil et poussa un profond soupir.

— J'espère pour vous que vous avez une excellente raison pour me faire mentir à mon époux et provoquer une telle dispute avec lui, fit-elle d'un ton plus las que menaçant. Il va me falloir des trésors de patience pour le calmer maintenant.

Elle soupira encore et tourna vers nous ses beaux yeux noirs en amande. Listak s'inclina et fit un pas en avant.

— Ce dont nous devons vous entretenir est d'une importance primordiale, Votre Majesté, déclara-t-il. Il s'agit de la sécurité du roi, de la sécurité du royaume.

Rafria fronça légèrement les sourcils et toisa Listak sans chercher à dissimuler sa méfiance.

— Je vais être très franche avec vous, messire, répliqua-t-elle d'une voix glacée, je vous considère vous-même comme une menace pour la sécurité de ce royaume. Un bâtard est toujours une menace.

Listak prit une infime inspiration.

— Si cela peut vous rassurer, je ne suis pas un bâtard de votre époux, Votre Majesté, répondit-il avec une froideur identique. Et je n'ai nulle intention de prétendre au trône. Je sers mon roi et je servirai le prince Aymerick lorsqu'il deviendra roi à son tour. Je vous sers, vous, ma reine.

Il s'inclina, mais la méfiance ne disparut pas des yeux de Rafria. Elle se détourna.

— Je n'ai pas confiance en vous, dit-elle encore, et je déteste mentir à mon roi à cause de vous. Mais je suis prête à vous écouter, parce que Sel me l'a demandé et parce que vous êtes accompagné de personnes que je respecte.

À ces mots, elle fit un geste infime vers moi et je m'inclinai profondément, flatté. Elle me sourit avec tristesse.

— Je regrette que nous ne nous rencontrions que lorsque votre peuple est plongé dans l'affliction, messire Evrahl, ajouta-t-elle. Ce qui s'est passé dans le quartier des montagnes m'a causé un profond chagrin et j'espère que toute possibilité d'alliance n'est pas brisée entre Mortelune et les nains.

— Seul le temps pourra répondre à cette question, Votre Majesté, fis-je en réprimant un soupir. Mais il nous appartient à tous de travailler à cette

réconciliation et vous-même pourrez y jouer un rôle essentiel à travers votre influence sur votre époux.

J'espérais ne pas avoir été trop impertinent en m'exprimant ainsi, mais Rafria parut surtout étonnée.

— Je vous assure que le roi est tout à fait décidé à ce que cette réconciliation ait lieu, il n'a nul besoin de mon influence pour cela.

— Nous craignons que si, Votre Majesté, intervint Listak avec une prudente retenue. Nous connaissons les sentiments du roi et nous ne doutons en aucune façon de sa volonté de paix, mais les choses sont différentes en ce qui concerne le conseiller Ombre et vous savez comme nous de quelle manière il est capable d'influencer le roi.

À la mention d'Ombre, Rafria se rembrunit et il ne fut pas difficile de comprendre qu'elle partageait notre aversion envers le lunaire.

— C'est donc pour me parler de ce maudit conseiller que vous êtes venus me voir, dit-elle pensivement.

Listak hocha la tête.

— En effet, Votre Majesté. Nous avons toutes les raisons de croire que le conseiller Ombre trame quelque chose et qu'il se sert de son influence sur le roi pour arriver à ses fins.

Il exposa rapidement les soupçons que nous avions conçus envers le lunaire, ainsi que les événements qui les avaient provoqués, notamment la brève conversation que j'avais surprise entre Ombre et un autre lunaire environ un an plus tôt. Rafria écouta Listak avec une profonde attention et lorsqu'il se tut elle secoua la tête avec une pointe de colère.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas avertie plus tôt ? s'exclama-t-elle. Moi aussi j'avais cru deviner de sombres manœuvres de la part de ce lunaire, mais rien de concret ne venait étayer mes craintes. Ce que vous m'apprenez est très inquiétant, vous auriez dû m'en parler avant !

Listak haussa les épaules.

— Pardonnez ma franchise, Votre Majesté, mais étant donné vos sentiments envers moi je doute que vous m'auriez écouté.

Rafria fronça les sourcils, belle et furieuse, puis fit un effort pour se contenir et se redonner une contenance royale. Elle quitta son fauteuil, se dressant de toute sa taille, et fit un pas vers Listak, cherchant vainement son regard derrière ses lunettes teintées.

— Votre devoir est de servir ce royaume, ainsi que vous l'avez vous-même déclaré, fit la reine d'un ton froid, et seul l'intérêt du royaume devrait entrer en ligne de compte dans vos choix, n'est-ce pas ? À défaut de m'en avertir, vous auriez dû parler au roi.

— Ma reine, rétorqua Listak sans se laisser démonter, vous savez comme moi que le roi a pour le conseiller Ombre plus d'estime que pour quiconque. Qu'aurais-je gagné à essayer de lui parler de mes soupçons si ce n'est de me

discréditer totalement à ses yeux ? Je n'ai aucune preuve de ce que j'avance et seule la distance que nous partageons envers le conseiller nous permet d'examiner les faits avec une froideur dont le roi serait incapable. Peut-être aurais-je dû vous en avertir plus tôt, peut-être ai-je agi avec légèreté, dans ce cas je vous présente mes excuses. Je ne cherche qu'à protéger mon roi et mon royaume et je désespère de vous convaincre que je ne représente aucune menace pour votre fils. J'espère malgré tout que votre défiance envers moi ne vous empêchera pas de voir qu'il faut agir pour contrer Ombre.

Listak se tut et Rafria le dévisagea quelques secondes avant de se détourner, visiblement troublée. Ce faisant son regard se posa sur le Fou et elle s'adressa à lui.

— Partagez-vous l'opinion de messire Listak, Sel ? demanda-t-elle. Je sais que vous aimez mon époux et que vous êtes prêt à donner votre vie pour lui. Estimez-vous également que son affection pour le conseiller Ombre l'aveugle ?

À sa manière théâtrale, le Fou prit une pose exagérément pensive.

— L'ombre s'étend sur Torn le Sombre, déclara-t-il avec un mélange de tristesse et de révolte. Sans lumière, pas de vue, le roi n'est pas aveugle, mais presque. L'ombre murmure à l'oreille du roi et il écoute le souffle sombre. Il souffre et il sombre. Un homme devient roi, mais un roi reste un homme, ambivalent et plein de tourments. L'amour est sa force et sa faiblesse, l'amour de l'ombre ou de la lumière. Aveuglé par l'ombre est notre roi, mais la lumière l'éblouira, car son cœur n'y est pas fermé. Simplement il a oublié et vous devrez le lui rappeler, ma reine.

Il inclina la tête vers elle et Rafria se rassit lentement, poussant un profond soupir.

— Ce ne sera pas si facile, murmura-t-elle avec abattement. Mon roi m'aime, je le sais, mais il m'aime en tant que femme, non en tant que reine. Nous ne parlons que très rarement de la manière dont il choisit de gouverner son royaume et je doute qu'il m'écouterait si j'essayais de m'aventurer dans cette voie. C'est un homme fier et malgré toutes ses qualités je crois qu'il considère surtout les femmes comme des épouses et des mères, non comme des égales.

Comme nous ne savions que répondre, Amhiel fit un pas en avant et prit la parole d'une voix douce et complice.

— Pardonnez-moi, Votre Majesté, mais nous savons l'une comme l'autre que les hommes ne sont pas aussi fermés à notre influence qu'ils veulent le laisser croire. Si le roi vous aime réellement, je suis certaine que quelques mots de votre part suffiraient à le faire réfléchir, même malgré lui. Oh certes, ce ne serait pas grand-chose au début, mais peu à peu vous pourriez étendre votre influence jusqu'à ce qu'il prenne conscience que vos opinions sont aussi sensées que les siennes. Ce procédé vous paraît peut-être manquer d'honnêteté, mais puisque les hommes nous refusent cette franchise, il nous faut bien user des armes à notre disposition. Charme et suavité font parfois bien plus qu'un brutal affrontement.

Rafria sourit à ces quelques mots et je devinai qu'elle avait probablement déjà usé de ce genre de stratagèmes avec son entêté époux. Quant à Amhiel, je supposai qu'elle avait elle-même expérimenté cette tactique auprès de Listak et à voir l'expression songeuse du détective j'imaginai qu'il essayait de se rappeler quand. Le Fou se mit soudain à battre des mains avec un rire amusé.

— Sage damoiselle Amhiel qui dispense de précieux conseils ! s'exclama-t-il avec un véritable ravissement. Ah, messire Listak, quels précieux gardiens vous conseillent !

La signification réelle de ces quelques mots échappa à la reine, mais Amhiel et moi échangeâmes un regard circonspect : ce n'était pas la première fois que Sel nous désignait sous ce nom de gardiens. Lors de notre visite du royaume des lutins, le bouffon nous avait affirmé que Listak était un Existant, un être promis à un destin supérieur, et qu'Amhiel et moi étions ses gardiens, une sorte d'escorte vouée à l'aider dans sa tâche et, d'une certaine manière, à le servir. Listak avait rejeté avec indifférence ce qu'il considérait comme des élucubrations, mais Amhiel et moi en avions été particulièrement troublés.

Cependant Rafria s'était redressée, son beau visage affichant une détermination inédite. Elle sourit encore à la jeune femme.

— Vous avez parfaitement raison, damoiselle Amhiel, il m'appartient d'utiliser les armes que les dieux ont mises à ma disposition. Je m'efforcerai donc de m'informer des voies sur lesquelles le conseiller Ombre pousse mon roi et de contrer son influence lorsque cela me paraîtra nécessaire. Y a-t-il des domaines en particulier sur lesquels vous souhaitez orienter mon attention ?

— Il s'agit surtout de la politique extérieure du royaume, Votre Majesté, répondit Listak. Nous craignons qu'Ombre ne cherche à entraîner le roi dans une guerre, quoique ses motifs précis nous restent obscurs.

Rafria hocha la tête sombrement, mais sans se départir de son air volontaire.

— Je comprends ce que vous voulez dire, j'ai un sentiment similaire. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour prévenir une chose pareille.

Elle se leva à nouveau et fit quelques pas jusqu'à un guéridon sur lequel reposaient un petit pichet de vin et un verre luxueusement décoré. Elle se servit un fond et avala une gorgée pensive avant de se tourner à nouveau vers nous.

— Y a-t-il autre chose dont vous souhaitez m'entretenir ? Ou puis-je vous donner congé afin de rejoindre mon roi ?

Listak s'inclina.

— Il y a une dernière chose, si vous permettez, Votre Majesté. Je suppose que vous n'êtes pas sans savoir que le roi m'envoie à Roseraie, ainsi que mes deux compagnons, pour essayer de rétablir la paix. En mon absence, Sel et vous êtes les seules personnes qui séparent Ombre d'une mainmise totale sur le roi. Je vous supplie donc, Votre Majesté, de veiller avec la plus grande attention à votre propre sécurité et surtout de vous préserver de manœuvres susceptibles de vous discréditer aux yeux du roi. Sa Majesté est troublée et

j'ai peur qu'Ombre ne saisisse le moindre prétexte pour le faire douter de votre dévouement.

La reine hocha la tête sans paraître surprise le moins du monde.

— Sachez que j'ai déjà échappé à une tentative de ce genre, rétorqua-t-elle avec une pointe d'amertume. On a essayé de faire croire à mon époux que j'avais un amant et le filet était si bien tendu autour de moi qu'il s'en est fallu de peu qu'on ne parvienne à le convaincre. Je n'y ai vu tout d'abord que la malveillance d'une cour qui ne m'aime pas, mais je commence à me demander si ce petit complot ne cachait pas autre chose. Je vous remercie donc de cette mise en garde, même si le fait d'être avec vous ce soir me met dans une de ces positions délicates. Mais vous pensez que Sel est menacé également ?

Listak acquiesça vivement.

— Cela ne fait aucun doute, Votre Majesté. Et je crains fortement que le conseiller Ombre n'utilise ses propres mystères pour le faire disparaître sans éveiller les soupçons.

Il se tourna vers le Fou qui suivait cet échange d'un air outrageusement choqué.

— Vous savez que j'ai raison, Sel, insista le détective. Vous devez absolument être prudent, Ombre n'hésitera pas à vous envoyer ses assassins.

Le Fou fit une profonde révérence, son nez effleurant le sol dans un mouvement athlétique, puis il se redressa avec un sourire enjoué.

— Oh, messire détective, comme il m'est doux de voir que vous vous inquiétez pour moi ! Mais n'ayez nulle crainte, le Fou n'est pas aussi doux qu'il en a l'air, et il sera bien fou celui qui l'attaquera sans crainte !

Au grand amusement du bouffon, cette réponse ne parut pas satisfaire Listak et il se tourna vers la reine. Celle-ci fit un bref mouvement du menton.

— Je ne laisserai pas mourir un de mes seuls amis dans ce royaume, dit-elle farouchement. Ceux qui me sont fidèles le protégeront.

Listak approuva silencieusement, puis il s'inclina.

— Dans ce cas, je n'ai rien de plus à ajouter, ma reine. Je vous remercie d'avoir accepté de me recevoir et de m'avoir écouté.

La reine nous salua à son tour, nous offrant ses encouragements pour la mission qui nous attendait, puis nous prîmes congé, le Fou nous emboitant le pas. Nous nous faufilâmes dans le couloir jusqu'à regagner le passage secret qui nous avait permis d'arriver jusque là. Nous étions à nouveau plongés dans des ténèbres totales, mais au bout de quelques secondes le Fou retrouva le chandelier qu'il avait laissé derrière nous et en enflamma toutes les bougies d'une passe étrange. Listak reprit la tête de notre petit groupe silencieux et nous nous dirigeâmes vers une des mille issues de Castelune.

Cependant, alors que nous étions de retour dans le labyrinthe des voies des domestiques, le Fou nous arrêta soudain et me mit le chandelier dans les mains.

— Attendez-moi ici quelques minutes ! murmura-t-il joyeusement. J'ai quelque chose à vous donner pour votre voyage !

Et il s'enfuit en courant, s'évanouissant dans l'obscurité, aussi silencieux et agile qu'un chat. Listak poussa un petit soupir agacé et s'adossa au mur de pierre du couloir avec une pointe de lassitude. Profitant de notre solitude, il retira ses lunettes et frotta ses yeux dans un geste fatigué.

— Vous avez mal ? demanda aussitôt Amhiel.

Il ne prit pas la peine de lui répondre et se contenta de remettre ses lunettes. Je n'avais pas eu le temps de voir ses yeux et un instant je craignis qu'il ne cherche à nous cacher une nouvelle aggravation de son mal. Il croisa les bras et tourna la tête dans la direction où avait disparu le Fou.

— Je me demande ce que cette étrange créature va encore faire apparaître.

Sa voix était lasse, mais reflétait malgré tout une certaine curiosité. Me souvenant soudain de ma propre fatigue, je m'assis lourdement à même le sol, posant le chandelier à côté de moi, et Amhiel ne tarda pas à me rejoindre, s'installant en tailleur.

— En tout cas notre entrevue avec la reine s'est bien passée, déclara-t-elle. Je suis certaine qu'elle fera tout son possible pour contrer Ombre.

Listak grimâça légèrement.

— J'en suis certain moi aussi, même si je doute que ce soit suffisant. Et l'incident qu'elle nous a rapporté m'inquiète. Rafria est très isolée à la cour, elle a quelques amis, mais ils sont rares. Elle est restée trop attachée au désert pour s'intégrer tout à fait à Castelune. Si Ombre tente d'autres manœuvres du même genre, il finira probablement par réussir à la perdre aux yeux du roi.

— Mais Torn semble l'aimer sincèrement ! protestai-je. Il ne la reniera pas aussi facilement !

Listak haussa les épaules.

— Ombre est très doué pour distiller le doute dans l'esprit du roi, rétorqua-t-il, et Torn est d'autant plus sensible à son influence qu'il vit extrêmement mal la rupture avec le peuple nain après tous les serments qu'il a prononcés. Si vous aviez pu lui parler ces derniers jours, Evrahl... Je m'étonne presque qu'il me confie encore une mission d'une telle importance. Lorsqu'il me regarde, j'ai l'impression qu'il se demande si ma trahison est déjà effective ou simplement imminente. On dirait qu'il s'oblige à me faire confiance, mais qu'il n'y croit déjà plus. Cela le rend d'une humeur tout à fait charmante. Et je ne me fais pas d'illusions, Ombre a les moyens de se débarrasser de la reine aussi facilement qu'il s'est débarrassé de moi. Imaginez, mon ami, qu'il côtoie Torn depuis que celui-ci est enfant. Il le connaît mieux que personne, il l'a vu grandir, puis mûrir, il sait où sont ses failles, quelles sont ses forces et ses faiblesses, de quelle manière il raisonne, et quelles sont les choses importantes à ses yeux. Non seulement il connaît exactement la manière d'influencer le roi, mais la tâche lui est encore facilitée

par l'attachement inconditionnel et la confiance absolue que lui voue Torn. Ombre a toujours été un pilier de la vie du roi, nous ne sommes rien à côté. Rien du tout.

Il y avait de l'amertume dans ces derniers mots. Listak soupira et plongea nerveusement la main dans sa poche. Il devait brûler de se mettre à fumer, mais il nous épargna cette épreuve dans l'espace confiné où nous nous trouvions. Au bout d'un moment Amhiel reprit la parole d'un ton pensif.

— Croyez-vous réellement que la reine se méfie de vous parce qu'elle craint que vous ne revendiquiez le trône ?

Listak haussa les épaules.

— Il me semble que ses paroles étaient assez claires. Le seul danger que représente un bâtard royal, c'est celui-là.

— Mais dans ce cas, Morsech aussi pourrait prétendre au trône, non ?

Comme à chaque fois que l'on évoquait son frère, Listak s'assombrissait considérablement. Il parut faire un effort pour répondre.

— Je suppose que la reine ignore son existence, sans quoi ses inquiétudes seraient davantage dirigées vers lui. Pour répondre à votre question, mon frère pourrait effectivement prétendre au trône. Il y aurait même davantage droit que moi, puisque d'après ma mère il est né le premier et qu'il est donc mon aîné de quelques minutes.

— Je suis étonné qu'il n'ait pas utilisé votre naissance pour semer le chaos, intervins-je. Cela lui aurait été facile.

— Pas si facile que cela, répliqua Listak. Prouver que nous appartenons à la lignée de Peyol et Torn ne poserait pas trop de difficultés, mais à quoi bon ? Le royaume est en paix, le roi a établi des alliances solides avec tous ses nobles, rares sont ceux qui contestent sa politique. Pourquoi suivrait-on un bâtard dans une guerre pour le pouvoir, surtout quand celui-ci n'a rien de particulier à apporter ? Non, jusqu'à présent il n'y avait aucun intérêt à abattre cette carte. Mais les choses risquent de changer et il n'est pas impossible qu'à l'avenir mon frère décide de révéler son identité. Ce jour-là, je ne donnerai pas cher de la vie du prince Aymerick, seul héritier de notre roi.

Je fus contraint d'acquiescer, non sans inquiétude. Son raisonnement tenait la route et je ne doutais pas une seconde que Morsech ait eu le même. Ils n'étaient pas frères pour rien. Un long silence suivit la déclaration de Listak comme nous en examinions tous trois les conséquences et le découragement s'abattit sur moi. La tâche de ramener la paix semblait si immense, si accablante. Et si inutile. Il y aurait toujours de nouvelles guerres, toujours de nouveaux Morsech décidés à s'emparer du pouvoir, toujours des fous prêts à les suivre. À quoi bon lutter pour une chose si éphémère ? Je secouai la tête pour moi-même. Non, il ne fallait pas abandonner. Même une paix de quelques années valait mieux qu'une guerre perpétuelle. Mieux valait permettre à quelques enfants de grandir à l'abri que de les abandonner tous à la peur.

Plongé dans mes pensées, je sursautai presque lorsqu'Amhiel reprit la parole d'une voix préoccupée.

— Messire Listak, croyez-vous que Morsech puisse avoir un lien quelconque avec Ombre ?

Le détective fit un geste vague.

— J'y ai déjà songé et je n'ai pu trouver de réponse. Ombre a essayé de se débarrasser de nous autrefois, mais leurs relations ont pu évoluer. Non, en toute honnêteté, je ne sais pas. Mais si c'est le cas... Par Sram, si c'est le cas, nous sommes probablement perdus...

Je fus stupéfait de cette marque de désespoir, mais le retour impromptu du Fou m'empêcha de la relever. Le bouffon nous rejoignit de quelques joyeuses cabrioles et se planta à un mètre de nous avec un large sourire, tendant devant lui une bougie d'environ dix centimètres de haut dont la cire présentait une couleur tout à fait particulière : rouge orangé qui paraissait changer en fonction de la manière dont on l'observait, comme des flammes dansantes. Comme nous regardions sans comprendre, le Fou eut un petit rire et fit encore un pas, présentant la bougie à Listak. Celui-ci la prit dans un geste circonspect. Comme il ne disait rien, Sel éclata franchement de rire.

— Ne me demanderez-vous pas ce que c'est, messire détective ? fit-il.

Listak fronça les sourcils, examina la bougie et secoua la tête.

— Êtes-vous en train de vous moquer de moi, Sel ? Ce n'est qu'une bougie, même si je vous accorde que je n'ai jamais vu cire ou mèche semblables.

— Ah ! Mèche et cire sont mon œuvre, messire détective ! Sèche et mire, pour ainsi dire ! Sans rire, que croyez-vous que cela soit ?

Listak poussa un soupir exaspéré.

— Sel, nous n'avons pas le temps pour ce genre de jeux. Dois-je vous rappeler le voyage que nous entreprenons demain ? Venez-en au fait !

Le Fou afficha une expression attristée qui contrastait ridiculement avec son maquillage joyeux, avant de retrouver en une seconde son air habituel.

— C'est un moyen de communication, messire détective ! Le roi possède semblable bougie, quoiqu'il l'ignore encore ! Où que vous soyez à travers cette réalité, si vous enflamez cette bougie, celle du roi s'enflammera aussi et vous pourrez lui parler ! Mais attention, la cire fondra et disparaîtra quand vous l'allumerez et le temps de parole dont vous disposez sera limité ! Il faudra en faire bon usage !

L'air sceptique, Listak baissa à nouveau les yeux sur la bougie, la faisant rouler entre ses longs doigts maigres.

— Êtes-vous en train de me dire que cet objet possède des propriétés magiques ?

Le Fou hochait vigoureusement la tête. Listak se redressa et dévisagea le bouffon avec une attention concentrée.

— Sel, dit-il lentement, qui êtes-vous ?

L'expression du Fou s'adoucit et l'éclat particulier de ses yeux bleus se velouta.

— Je suis votre allié, répondit-il d'une voix basse et chaleureuse. Soyez-en assuré.

Il fit une brusque pirouette et s'inclina, riant, soudain goguenard.

— Utilisez mon cadeau à bon escient, mon ami ! s'exclama-t-il avec une joie enflammée. Je prie Naïas de vous favoriser de ses hasards dans votre mission ! Il ne faudra pas mourir, Existant, votre œuvre ne fait que commencer !

Il se tourna vers Amhiel et moi.

— Prenez soin de lui, gardiens, et prenez soin de vous ! Vous êtes précieux tous trois ! Très précieux !

Il s'inclina encore, nous envoya des baisers moqueurs et s'évapora dans l'obscurité en une série de roues vertigineuses. Listak contempla quelques secondes la bougie, pensif, puis la fit disparaître dans une de ses poches. Il ôta ensuite ses lunettes, les rangea à leur tour, puis tourna vers nous ses yeux vairons, me permettant de constater au passage que son œil droit était toujours intact.

— Eh bien, allons-y, soupira-t-il.

Nous le suivîmes docilement, troublés par la manière dont le Fou s'était une nouvelle fois adressé à nous, et nous n'échangeâmes pas une parole avant de nous retrouver dans la rue, près de nos chevaux. Là Amhiel déclara simplement qu'elle nous accompagnait jusqu'au refuge de mon peuple et nous poursuivîmes notre chemin à cheval. J'avais l'impression que quelque chose pesait sur nos épaules, une tension que nous partagions et qui nous séparait en même temps. Cela m'attristait et la fatigue ne m'en accablait que davantage.

Je ne faisais pas vraiment attention au chemin que nous suivions, laissant ma monture suivre ses sœurs, lorsque je m'aperçus que nous étions dans le quartier de la Lune Rousse. Moins de deux minutes plus tard nous nous immobilisions devant notre maison et une vague d'émotions me submergea malgré moi. Il y avait plus d'un cycle que je n'avais pas contemplé la façade de ce qui avait été mon domicile et je pris soudain conscience de tout ce que j'y avais laissé, de cette vie qui avait été la mienne et qui était restée derrière moi. Ce fut la gorge serrée que j'abandonnai les rênes de ma monture à Listak et suivis Amhiel à l'intérieur de la maison. Je pris une profonde inspiration en pénétrant dans l'entrée et des larmes s'épanouirent dans mes yeux. Rien n'avait changé ici et pourtant j'avais l'impression qu'une vie s'était écoulée.

Amhiel posa une main sur mon épaule avec un sourire chaleureux, me guidant vers la cuisine.

— Qu'est-ce que vous diriez d'une bonne tisane au miel ? proposa-t-elle avec bonne humeur.

— Avec le plus grand plaisir ! m'exclamai-je.

Toute ma fatigue s'était envolée et je me sentais extraordinairement bien comme je comprenais que mes amis avaient prévu et organisé ce petit détour

impromptu. Cela me fut confirmé lorsque Amhiel raviva le feu dans le poêle de la cuisine, alluma quelques bougies et que je découvris les gâteaux qui trônaient sur la table. Il s'agissait de petits biscuits à la confiture qui comptaient parmi mes pâtisseries préférées. Je souris à Amhiel avec reconnaissance, si ému que j'étais au bord des larmes. Embarrassée, elle se détourna pour préparer la tisane, mais j'eus le temps de voir son propre sourire ravi. Je m'assis sur une chaise et, l'espace d'un instant, ce fut comme si rien n'était venu bouleverser notre quotidien.

Comme Amhiel me tournait le dos, je chapardai un biscuit et réprimai un soupir voluptueux en le sentant fondre sur ma langue. Amhiel s'était surpassée, ses pâtisseries étaient absolument délicieuses. Elle se tourna soudain vers moi et je cessai aussitôt de mâcher, comme pris en faute. Elle haussa les sourcils, puis nous éclatâmes de rire en même temps, complices et heureux de nous retrouver.

— Je vous y prends, fit-elle malicieusement. Quel gourmand vous faites ! Comme si j'avais préparé ces gâteaux pour vous !

Je déglutis ostensiblement et pris un air innocent.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, marmonnai-je.

Nous rîmes encore et Listak nous rejoignit à cet instant. Il sourit devant notre bonne humeur et se laissa tomber sur une chaise en face de moi.

— Nous avons pensé que vous aimeriez venir récupérer quelques affaires avant le voyage qui nous attend, déclara-t-il. Naturellement tout ce qui restera ici sera toujours à votre disposition.

Tout en parlant, il avait bourré sa longue pipe blanche d'un tabac blond assez doux, choix qui témoignait de sa volonté de passer un moment de détente. Il me tendit sa blague à tabac et j'acceptai en souriant, préparant la courte pipe en bois noir que je portais toujours sur moi.

— Merci, soufflai-je enfin dans un nuage de fumée. Merci beaucoup...

Il écarta le remerciement d'un hochement de tête distrait et un silence léger s'installa tandis que nous fumions paisiblement et qu'Amhiel s'activait à nous préparer de la tisane. Elle put enfin s'asseoir avec nous et je notai qu'elle ne servait pas Listak. De toute évidence celui-ci avait renoncé à toute autre nourriture que le sang. Je trinquai avec la jeune femme et levai ma tasse vers Listak.

— À votre santé, mon ami !

Il sourit et inclina la tête.

— À la vôtre !

Il y eut un silence comme je savourais quelques gorgées de la délicieuse infusion d'Amhiel, délicatement sucrée au miel. Puis la jeune femme se mit à me parler des derniers ragots du quartier, notamment des histoires entre notre voisin boulanger et son épouse infidèle, que Listak vint enrichir de ses propres observations souvent sarcastiques et méchamment drôles. Nous passâmes ainsi un très agréable moment, unis tous les trois dans une douce complicité, riant des mêmes choses, nous comprenant à demi-mot. Je dévorai une bonne partie

des délicieux biscuits d'Amhiel et devant ma gourmandise la jeune femme me promit en riant d'emmener le reste lors de notre départ. Je bus également deux ou trois tisanes, fumai quatre ou cinq pipes, et finalement, après deux bonnes heures à discuter dans la cuisine je me trouvai repu et incroyablement satisfait de mon sort. J'avais deux amis merveilleux, que pouvais-je demander de plus ?

Listak, le plus raisonnable d'entre nous, finit par nous faire remarquer qu'il était très tard et que nous avions tout intérêt à profiter de ces quelques heures de tranquillité pour nous reposer. Je me préparais à reprendre à contrecœur le chemin du quartier des montagnes quand Listak m'annonça que ma chambre était prête. J'en fus stupidement ému et ce fut avec un plaisir indescriptible que je retrouvai mon lit après avoir quitté mes deux amis. Je crois que je passai là une des nuits les plus paisibles de tout le cycle écoulé. J'étais bien, en sécurité, j'étais chez moi. Il ne manquait que Brise pour que tout fût parfait.

Le lendemain matin, Listak me réveilla très tôt et j'en profitai pour trier les quelques affaires que je tenais absolument à emporter au cas où je ne pourrais revenir. Je récupérai également une partie de mon matériel médical, puis mon ami m'accompagna jusqu'au quartier des montagnes et nous nous séparâmes en attendant de quitter la cité. Lorsque je rejoignis enfin mon peuple exténué pour préparer le grand départ, je me sentais plein d'une énergie nouvelle, mais je redescendis rapidement sur terre. L'hostilité envers moi était encore larvée, mais on m'interrogea sans grande délicatesse sur le privilège qui m'avait valu une nuit hors du quartier des montagnes. Je ne pus faire autrement que répondre évasivement et, si les choses en restèrent là, je compris que sans effort de ma part, ma position au sein de mon peuple pourrait rapidement devenir intenable.

3

LES DERNIERS NAINS VIVANT À LUNARGENT QUITTÈRENT LA CITÉ LE 22 froidelune à dix heures du matin, alors que le soleil commençait à se frayer un chemin dans le ciel d'un bleu pâle. La journée s'annonçait splendide, une légère brise soulevait les cheveux des femmes et l'éclat du soleil se reflétait dans les yeux des enfants. Le vent avait chassé les miasmes du bûcher et l'air frais et pur allégeait tous les cœurs. Ou du moins, presque tous les cœurs.

Torn avait fait le déplacement depuis Castelune pour saluer notre départ, mais les adieux avaient été brefs et plutôt froids. Le roi paraissait fatigué et nerveux, de très mauvaise humeur, et je devinai que la pauvre Rafria n'avait pas dû obtenir la réconciliation qu'elle espérait. Je plaignis sincèrement Listak

lorsque Torn l'entraîna un moment à l'écart. À voir l'expression du roi, ses paroles devaient être tout sauf aimables.

Le Fou était présent également, mais il ne nous prêta pas d'attention particulière, gambadant autour du roi, couvrant les uns et les autres de sarcasmes parfois incompréhensibles. Cependant, malgré sa bonne humeur apparente et contrairement à Torn, il portait toujours ses vêtements de deuil et cela n'échappa à personne, pas plus que ne passèrent inaperçues les paroles de la chanson qu'il chantait à tue-tête par intermittence et qui louait la sagesse et la force du peuple nain. Mes frères de race n'avaient jamais réellement porté d'intérêt au bouffon royal, mais ce jour-là ils le regardèrent vraiment et je lus sur leurs visages autant de perplexité que de curiosité. De mon côté, j'étais reconnaissant à Sel d'afficher aussi ostensiblement ses amitiés, même si je craignais que cela ne compromette encore davantage sa sécurité. Et je ne pouvais pas m'empêcher de m'interroger sur sa véritable identité. J'ignorais alors qu'il s'écoulerait bien des cycles avant que je ne connaisse enfin la réponse à cette question.

Torn et le Fou étaient les seuls représentants du royaume de Mortelune, en dehors des quelques nobles qui suivaient le roi partout. Notre triste sort n'intéressait pas grand monde et je fus étonné de constater que les lunargentins eux-mêmes ne s'étaient pas déplacés en masse. Je suppose qu'ils jugeaient naturel que nous partions enfin, nous les ennemis de leurs frères de Roseaie, et qu'ils considéraient notre départ comme une bonne chose.

Fidèle à sa promesse, Torn nous avait fourni tout le matériel nécessaire à notre voyage. Il y avait environ un chariot pour cinq personnes, ainsi que des provisions qui seraient largement suffisantes, et toutes les autres petites choses dont nous avons besoin. L'escorte qu'il nous avait promise était là également, cent cinquante soldats hommes et cinquante archers elfes réunis sous le commandement du Haut-Général Songépée. Ce dernier, un elfe au visage couturé de cicatrices mais d'une beauté étrange, paraissait plutôt bien disposé envers notre peuple et n'agissait nullement comme un géolier chargé d'escorter des indésirables à la frontière du royaume, mais bien comme un garde du corps supposé nous protéger sans nous entraver. Il s'adressait à nos représentants avec respect et ne nous bouscula nullement pour hâter le départ. Quelques mots de Listak me confirmèrent ma bonne impression, le détective lui-même semblant apprécier Songépée.

Cependant, si leur chef nous traitait avec déférence, les soldats paraissaient beaucoup plus embarrassés face à nous. La plupart d'entre eux avaient dû participer à la guerre des Vingt Lunes et combattre aux côtés des nôtres, et je devinai que leur gêne était davantage due à la position dégradante dans laquelle nous avaient placés les événements qu'à leur mépris envers nous. Malheureusement il ne nous faudrait que quatre jours pour quitter le royaume de Mortelune et notre escorte, et je doutais que cela suffise à faire tomber cette barrière et à renouer une véritable amitié.

Il nous fallut environ une heure pour nous dégager du carcan de la cité, puis la caravane se forma peu à peu, longue file de chariots trainés par de lourds chevaux ou des bœufs, et les soldats s'éparpillèrent autour de nous par petits groupes, gardant leurs distances. Beaucoup de nains allaient à pied, mais les femmes et les enfants restaient en général sur les chariots et nous avançons à un bon rythme. Un lourd silence pesait sur nous, bien loin de l'agitation qui accompagne en général les grands départs, et la plupart des visages ne reflétaient que tristesse et abattement. Même les enfants demeuraient sombres, contaminés par l'ambiance morose, et cela me faisait mal au cœur.

Listak et Amhiel allaient en tête du convoi, avec Songépée, Menius et d'autres représentants de notre peuple. J'étais impatient de les rejoindre, mais je savais qu'il me fallait attendre la prochaine halte pour cela. J'avais à ma charge de nombreux blessés qui avaient survécu à l'incendie meurtrier de notre quartier et ils me réclamaient une attention constante. Même si l'on se méfiait de mes relations avec le pouvoir mortelunien, j'étais un des seuls médecins nains et mes compétences étaient recherchées. Ma patience et ma douceur étaient appréciées également, y compris par mes aides féminines qui contribuèrent un temps à diminuer la défiance envers moi.

Brise boudait dans son coin à cause de la manière dont je l'avais délaissé au cours de la nuit, roulé en boule à côté de la conductrice du premier chariot de blessés, se chauffant au soleil pendant que je courais à droite à gauche. Comme souvent j'enviais sa sérénité et son détachement ; par moments j'aurais volontiers troqué mon existence agitée pour celle si nonchalante d'un chat.

J'étais en train d'essayer de l'amadouer, profitant d'une brève accalmie dans les plaintes de mes patients, agitant vainement un des biscuits d'Amhiel sous son nez, lorsqu'une petite voix me parvint du bas du chariot.

— Vous croyez pas qu'il préférerait de la viande ?

Je baissai les yeux vers un jeune nain de quatorze ou quinze ans et j'éprouvai un choc en le reconnaissant. Il s'agissait de l'enfant dont la détresse m'avait bouleversé lorsque j'avais échoué à sauver ses parents durant l'incendie. À la façon dont il me regardait, je sus que lui aussi m'avait reconnu et j'en ressentis un douloureux malaise. Malgré tout, je lui souris.

— Brise est un chat spécial, répondis-je. Il est très gourmand et il adore les sucreries. S'il ne prend pas mon gâteau, c'est parce qu'il me fait la tête. Peut-être que si c'est toi qui lui donnes, il sera plus intéressé. Tu veux essayer ?

Le gamin hésita, me rendit mon sourire, puis hocha la tête. Me penchant par-dessus le rebord, je l'attrapai par les bras et le hissai sur le chariot sans difficulté. Il était aussi léger qu'une plume, plutôt maigre pour son âge, à tel point que je me demandai avec culpabilité s'il avait mangé quoi que ce soit depuis la mort de ses parents. La conductrice nous fit de la place, nous observant du coin de l'œil en souriant, et l'enfant se recroquevilla sur le siège entre Brise et moi. Le chat faisait toujours mine de nous ignorer, mais il n'y

avait qu'à voir la manière dont ses oreilles étaient dressées pour savoir qu'il était très attentif.

Je tendis le biscuit à l'enfant et il posa timidement celui-ci devant Brise. Le chat renifla la pâtisserie, puis leva vers le jeune garçon ses beaux yeux bleus. Ses babines étaient légèrement retroussées et on aurait dit qu'il souriait.

— Je crois qu'il veut que tu te présentes avant d'accepter ton cadeau, murmurai-je à l'enfant.

Il me jeta un regard incrédule, puis haussa les épaules d'un air troublé.

— C'est rien qu'un chat...

— Et nous sommes rien que des nains, rétorquai-je en souriant. Allons, dis-lui simplement comment tu t'appelles, je suis sûr qu'il n'attend que ça.

L'enfant hésita encore, puis tendit sa petite main à Brise, avec une ironie bravache.

— Je m'appelle Nartime. Et toi ?

Le chat se redressa paresseusement, effleura du bout du museau les doigts tendus vers lui, puis, à la stupéfaction de l'enfant autant qu'à la mienne, posa sa patte sur la paume qu'on lui présentait et poussa un petit miaulement. Après quoi, sans plus de cérémonie, il dévora le gâteau que Nartime lui avait offert. L'enfant tourna vers moi un regard partagé entre fascination et méfiance.

— C'est un chat magique ? demanda-t-il. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Je souris malgré moi.

— Je crois qu'il a dit qu'il s'appelait Brise et qu'il était ravi de te connaître.

— Tout ça en miaulant juste une seule fois ?

— Tu sais, je ne le comprends pas toujours très bien, parfois je suis obligé de deviner un peu.

— Mais il est vraiment magique alors ?

— Eh bien, disons que les lutins l'ont ensorcelé, donc... Oui, en quelque sorte il est magique.

Tout en parlant je tirai un nouveau gâteau de ma poche, le proposai à l'enfant qui le mangea avec avidité, sans quitter Brise des yeux, lui offrant même les dernières miettes. Je demandai encore à Nartime s'il avait faim, s'il voulait quelque chose de plus consistant, mais il ne me répondit pas, occupé à plonger la main dans l'épaisse fourrure tigrée de Brise. Le chat s'était couché sur le flanc et il ronronnait bruyamment, les paupières closes.

— Est-ce que je pourrai venir le voir pendant le voyage ? demanda Nartime avec un espoir touchant.

— Bien sûr, fis-je en souriant, tu peux venir le voir quand tu veux.

Brise approuva d'un miaulement nonchalant et un sourire fendit le visage de Nartime d'une oreille à l'autre. Attendri, j'ébouriffai doucement les sombres cheveux bouclés de l'enfant et me levai.

— Je vous laisse tous les deux, j'ai du travail.

Il ne réagit pas tout de suite, mais comme j'avais sauté à terre pour rejoindre le second chariot il me rappela.

— Docteur Evrahl ?

Je revins sur mes pas et lui lançai un regard interrogateur. Il esquisssa un sourire embarrassé.

— C'est Cetrion qui m'a dit votre nom, avoua-t-il. Il a aussi dit que je ne devais pas vous parler, que vous... que vous n'en aviez rien à faire de nous, mais...

Il s'interrompit, cherchant visiblement le courage d'en venir au fait. Ravalant ce que m'inspirait l'attitude de Cetrion, je lui offris un visage ouvert et attentif.

— Je voulais vous dire merci, murmura-t-il d'une voix à peine audible. Je sais que vous avez fait tout ce que vous pouviez pour sauver ma famille...

Il releva ses yeux marron au regard franc et je déglutis.

— Je suis désolé, Nartime, répondis-je tristement. J'aurais aimé faire plus... J'ai essayé, mais...

— Je sais, interrompit-il, des larmes perlant déjà à ses paupières. Je voulais juste vous dire merci, pas... pas en parler...

Je voulus lui dire qu'il fallait en parler, mais à son expression je compris qu'il avait encore besoin de temps avant de pouvoir mettre des mots sur ses douloureuses émotions. Mieux valait ne pas le bousculer.

— Je comprends, dis-je avec douceur. Moi aussi, j'ai perdu les miens, je sais à quel point ça fait mal. Si jamais tu veux en discuter un jour, ou si tu as simplement besoin de quelque chose, n'hésite surtout pas à venir me voir. D'accord ?

Il hocha vaguement la tête, sans me regarder, mais je sentis à quel point ce geste était significatif pour lui. Ce devait être la première fois qu'il acceptait de l'aide et je fus touché de cette preuve de confiance.

— Quant à Cetrion, ajoutai-je malgré moi, n'écoute pas ce qu'il raconte à mon propos. Il ne voit que ce qu'il a envie de voir et il se trompe sur mon compte.

Cette fois j'eus droit à un franc hochement de tête. Je souris à l'enfant.

— J'y vais maintenant. Nous discuterons plus tard !

Il se redressa légèrement et me sourit à son tour ; l'abîme de tristesse insondable de ses yeux m'arracha un frisson. Tout le reste de la matinée, je ne pus m'empêcher de repenser à ce long moment dans la maison embrasée, à mes efforts désespérés pour briser la poutre qui bloquait la famille de Nartime dans une des pièces de l'étage, à la voix de sa mère qui s'était affaiblie de plus en plus jusqu'à disparaître. Aurais-je pu les sauver ? Avais-je réellement fait tout mon possible ? Quand je songeais à cet enfant désormais seul au monde, je n'en étais plus tout à fait sûr et je mesurais toutes les conséquences de cet échec.

Vers midi, alors que la caravane avait dépassé les villages massés autour de Lunargent pour gagner une plaine d'infinies collines ondoyantes, nous fîmes une première halte. Un cavalier remonta toute la colonne en annonçant à tue-tête

que l'on marquait une heure de pause pour déjeuner et je ne fus pas mécontent lorsque mes aides me proposèrent de prendre cette heure pour me reposer un peu de ma tâche. Je me mis en quête de Nartime, mais il s'était volatilisé et la conductrice du premier chariot de blessés qui avait un peu discuté avec lui m'apprit qu'il voyageait avec un cousin de son père. Rassuré de le savoir en compagnie d'un membre de sa famille, je jugeai préférable de le laisser tranquille et je me mis en route pour rejoindre mes amis.

Brise avait disparu, probablement parti chasser, et ce fut donc seul que je retrouvai Listak et Amhiel. Tous deux se tenaient en compagnie de Songépée et Menius, penchés sur une carte que l'on avait étalée sur une table pliante. Ils commentaient notre rythme de marche et cherchaient le meilleur endroit pour stopper la caravane pour la nuit. Je fus surpris de la manière dont Amhiel regardait Songépée, éprouvant visiblement beaucoup d'admiration pour le Haut-Général. L'elfe était tout à fait conscient de son intérêt et je compris qu'il aurait volontiers partagé avec elle un de ces moments de libertinage qu'affectionne son peuple volage.

À deux pas Listak paraissait indifférent à leur petit jeu de séduction, caché derrière ses lunettes opaques, et je me demandai si ce qui se passait devant lui ne le touchait vraiment pas. Cent fois déjà je m'étais interrogé sur ses possibles sentiments pour Amhiel, mais il était si hermétique dans ce domaine que j'avais été incapable de me faire une idée précise.

C'était sans doute la première fois que je voyais Amhiel témoigner de l'intérêt pour un autre que Listak, mais je ne pouvais pas l'en blâmer. Grand et mince comme tous ceux de sa race, Songépée était très séduisant avec ses longs cheveux blonds attachés en une natte serrée, ses yeux gris profond, et son fin visage barré de plusieurs cicatrices qui, plutôt que de l'enlaidir, rehaussaient sa virilité. Une de ces balafres lui traversait le menton, une autre son sourcil droit, et une troisième suivait l'aile de son nez avant de s'aventurer sur sa joue gauche. Il se tenait très droit, avec la fierté et l'assurance d'un être qui a côtoyé la mort plus d'une fois et qui lui a toujours échappé. Comme souvent chez les elfes, il était très difficile de deviner son âge réel. Mais si j'en jugeais par son grade et son évidente expérience dans le commandement il devait avoir au moins cent vingt ans, ce qui lui faisait un certain nombre d'années d'écart avec Amhiel. Cela ne paraissait les déranger ni l'un ni l'autre et ils échangeaient des plaisanteries et des compliments, Songépée paraissant d'une nature aussi optimiste et joyeuse qu'Amhiel.

À mon arrivée, l'elfe et la jeune femme tournèrent vers moi de charmants sourires, Listak se contenta de hocher la tête, économisant ses mouvements comme toujours, et Menius me donna une tape amicale sur l'épaule. On me présenta à Songépée, que je n'avais que brièvement aperçu à Lunargent, et nous échangeâmes une franche poignée de main qui me plut. Je me joignis à eux pour déjeuner comme un aide de camp annonçait au Haut-Général que le repas était

prêt et nous nous installâmes à même le sol, dans l'herbe déjà séchée par le soleil éclatant. Naturellement Listak ne toucha pas à la nourriture, se contentant de nous regarder manger en fumant, impassible, et je m'interrogeai sur la manière dont il comptait se nourrir alors qu'il refusait de dévoiler sa transformation progressive en lunaire.

Mon perspicace ami avait saisi ce qui me passait par la tête et il me glissa quelques mots discrets.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, mon vieux, j'ai des réserves dans mes bagages.

Je hochai la tête avec un bref sourire, même si la simple pensée d'un stock de sang me soulevait le cœur. Je m'efforçai de ne rien laisser voir de mon dégoût pour ne pas le vexer, mais son unique œil valide avait de l'acuité pour deux et un sourire amer traversa ses lèvres pâles comme il se détournait. Je me sentis stupide de l'avoir blessé ainsi, mais comment lui expliquer que ce n'était pas lui qui me dégoûtait, mais la manière dont il était désormais obligé de se nourrir ? La façon dont les lunaires se repaissaient de la vie des autres créatures me répugnait, et je n'arrivais pas à assimiler Listak à l'un d'entre eux. Combien de repas n'avais-je pas partagés avec lui ? Comment pouvait-on changer aussi radicalement de nature ? Je ne le comprenais pas vraiment et cela m'angoissait profondément.

Je ne peux qu'imaginer ce que Listak devait ressentir face à ce changement si intime et, maintenant que le temps a passé, je m'en veux de ne pas l'avoir soutenu davantage dans cette terrible épreuve. À l'époque trop événements se bousculaient, accaparant mon attention, et je n'avais pas le temps de me demander comment Listak vivait sa transformation. Je sais malheureusement aujourd'hui à quel point il en souffrait.

Nous venions de finir de déjeuner et Brise nous avait rejoints, dévorant une bonne partie de mon assiette, lorsqu'un soldat de garde se présenta à Songépée.

— Pardonnez-moi, Haut-Général, déclara-t-il, mais un petit groupe d'Itinérants demande à parler aux responsables de la caravane.

Songépée haussa les sourcils et je dois dire que nous partagions sa perplexité. Que pouvaient bien nous vouloir des ménestrels ? Après nous avoir consultés, le Haut-Général ordonna qu'on les amène jusqu'à nous et nous nous préparâmes à les accueillir, débarrassant les restes de notre repas.

Les ménestrels étaient quatre, trois hommes et une elfe. Cette dernière était magnifique avec ses cheveux sombres et bouclés qui dansaient sur ses épaules, ses yeux marron veloutés qui pétillaient de malice, sa bouche rouge et gourmande, sa robe trop légère pour la saison qui dévoilait par intermittence ses cuisses minces. Elle portait la cape verte des Itinérants et leur emblème en pendentif, plume et flûte de métal entrecroisées. Elle marchait en tête, se posant de toute évidence comme le chef du petit groupe.

Derrière elle venaient deux hommes présentant peu d'intérêt, vêtus à la manière habituelle des ménestrels : hautes bottes de cuir, pantalons serrés,

chemises et pourpoint, capes vertes, chapeaux à large bord. Le troisième homme, quant à lui, n'avait rien d'insignifiant, et avançait d'un pas tranquille, indifférent aux regards qui pesaient sur lui, fascinés ou dégoûtés.

L'homme était habillé comme ses compagnons et ce qui attirait l'attention, c'était la blancheur neigeuse de ses interminables cheveux malgré sa relative jeunesse, la pâleur malade de son teint alors qu'il paraissait en pleine santé, et la couleur dorée très particulière de ses yeux. L'homme était albinos et cette particularité, inexistante dans notre peuple, ne manqua pas de faire se retourner tous les nains aux alentours.

Au-delà même de cette caractéristique, il émanait de lui une impression de grande sagesse, de profondeur d'âme et de force. Je ne lui donnais pas plus de cinquante ans, il devait être à peine plus âgé que moi, et pourtant il donnait la même impression qu'un vénérable vieillard qui a vécu mille vies pleines d'enseignements. La manière dont il regardait autour de lui avec un sourire plein de douceur dévoilait une évidente bonté d'âme et j'appréciai la manière dont il s'arrêta deux pas derrière l'elfe, s'appuyant légèrement sur son bâton de marche dans une pose calme et réfléchie.

La plupart des regards étaient maintenant tournés vers l'homme et je crois que je ne fus pas le seul à sursauter lorsque l'elfe prit la parole, brutalement arraché à ma fascination.

— Bien le bonjour, mes seigneurs ! déclara-t-elle d'une voix très agréable qui devait se faire divine dans le chant. Je m'appelle Muse et voici mes compagnons, Agar, Elior et Blanchâme.

Blanchâme... Quel autre nom aurait pu mieux convenir à l'albinos ?

— Nous appartenons à la Confrérie des Itinérants, poursuivit Muse, et nous venons solliciter la permission de nous joindre à la caravane.

— Dans quel but ? interrogea froidement Listak. Les Itinérants n'ont jamais eu besoin d'escorte.

L'elfe se tourna vers lui, parut le jauger, visiblement déstabilisée par ses étranges lunettes, puis lui adressa un sourire incroyablement charmeur.

— Non, en effet, admit-elle de bonne grâce, et ce n'est pas pour cela que nous souhaitons vous accompagner. Nous voulons nous mêler au peuple nain et recueillir son témoignage afin de le transmettre par nos chants. Nous voulons décrire cet exode en y ayant assisté de nos propres yeux afin d'être le plus réalistes possible dans nos descriptions et rendre ainsi justice à un peuple opprimé. Par ailleurs, je suis certaine que la distraction que nous pouvons apporter sera la bienvenue en cette heure difficile.

— Et quel serait le prix de votre compagnie ? demanda encore Listak.

Muse sourit à nouveau, mettant en œuvre tout son pouvoir de séduction qui n'était pas des moindres. Moi-même je peinais à rester indifférent, la trouvant de plus en plus belle, succombant comme tous les mâles alentours. Même Listak

perdait peu à peu son expression distante, se radoucissant. Seules les femmes demeuraient méfiantes et le doux visage d'Amhiel s'était ostensiblement durci devant cette dangereuse rivale.

— Le seul prix que nous demandons est le droit de vous accompagner et un peu de nourriture, répondit Muse après que son charme ait pénétré tous les cœurs. Qu'en dites-vous ?

Listak parut la dévisager quelques secondes, puis il se tourna vers nous d'un air vaguement interrogateur. Songépée haussa les épaules.

— En ce qui me concerne leur présence ne pose aucun problème, au contraire, mais j'estime que la décision appartient à nos amis nains.

Listak approuva d'un hochement de tête et Menius et moi échangeâmes un regard. Les autres représentants manquaient à l'appel, mais ce simple regard me suffit à voir que nous partagions la même opinion. Si les ménestrels étaient réellement là pour s'informer auprès de nous de ce qui s'était passé et colporter ensuite nos témoignages, cela ne pouvait s'avérer que bénéfique pour notre peuple. Les gens écoutaient les Itinérants. Pour de nombreuses personnes, ils étaient les seuls liens avec le monde extérieur et il ne fallait pas mésestimer leur influence. Sans compter que Muse avait parfaitement raison, un peu de distraction serait plus que bienvenue en ces sombres moments. Finalement Menius se tourna vers l'elfe et s'inclina en souriant.

— Nous serons ravis de vous avoir avec nous, déclara-t-il avec chaleur. Nous acceptons donc votre proposition.

Muse s'inclina à son tour, son visage irradiant une satisfaction joyeuse. Après un bref signe vers ses compagnons qui se dispersèrent aussitôt, se mêlant aux nains alentour, elle s'approcha de Listak, posa une main entreprenante sur son épaule et se pencha vers lui pour lui parler.

— Et maintenant, messire, si vous me disiez qui Sa Majesté le roi Torn a choisi pour accompagner nos amis nains ?

Je n'écoutai qu'à demi la réponse de Listak comme le détective esquivaient habilement la question. À quelques pas Blanchâme n'avait pas bougé, fixant sur mon ami un regard d'une intensité pénétrante, presque inquiétante. Je fronçai les sourcils, angoissé, mais presque aussitôt l'albinos se tourna vers moi et mon impression désagréable s'évanouit complètement. Comme il esquissait un sourire d'invitation dans ma direction, je me dirigeai vers lui, Brise sur les talons.

Blanchâme serra fermement la main que je lui tendis en me présentant et je réprimai un frisson tant ses doigts étaient froids. Puis l'albinos s'accroupit pour caresser Brise et le chat se laissa faire avec une pointe de méfiance, ne bougeant pas, mais ne ronronnant pas non plus comme il le faisait généralement quand on le flattait ainsi.

— Un chat tout à fait exceptionnel que vous avez là, docteur Evrahl, murmura Blanchâme d'une voix très grave, profonde.

Au fil du temps je finis par m'habituer à sa façon de parler toujours à mi-voix, comme s'il craignait d'effaroucher le silence, mais sur le coup je tendis l'oreille, incertain de ce que j'avais entendu.

— Oui, vraiment exceptionnel..., ajouta rêveusement l'albinos avant de se redresser.

Dès qu'il se fut écarté de lui, Brise se glissa contre mes jambes, y cherchant refuge comme un enfant qui a besoin d'être rassuré tout en refusant d'avouer ses craintes aux adultes. Instinctivement je le pris dans mes bras et là il retrouva une attitude normale, se mettant à ronronner. Blanchâme nous sourit et au même instant Songépée annonça que nous allions repartir.

— Je dois retourner à mes patients, déclarai-je d'un ton d'excuse.

L'albinos ne se départit pas de son sourire.

— Peut-être puis-je vous accompagner, proposa-t-il aimablement. Ainsi nous pourrions bavarder et peut-être pourrais-je apporter un peu de réconfort à vos blessés.

J'acquiesçai aussitôt, enthousiasmé à l'idée de passer du temps avec cet homme fascinant. Je jetai un dernier coup d'œil derrière moi et eut la vision pour le moins surprenante de Listak qui bavardait avec Muse, le détective faisant preuve d'une amabilité inhabituelle, tandis qu'Amhiel s'était éloignée avec Songépée. Je fus déçu de les voir s'écarter ainsi l'un de l'autre, mais il ne m'appartenait pas de leur dicter leur conduite. Après tout ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient.

Blanchâme m'emboîta le pas et nous longeâmes la caravane en direction des chariots des blessés. Toutes les têtes se tournaient au passage de mon étrange compagnon et j'éprouvai une certaine admiration devant l'indifférence stoïque avec laquelle il supportait tous ces regards scrutateurs. Cependant je finis pas en être embarrassé et je m'obligeai à rompre le silence paisible dans lequel nous marchions.

— Vous connaissez vos compagnons depuis longtemps ? demandai-je.

Il m'avait toujours semblé que les Itinérants préféraient voyager seuls et Blanchâme perçut parfaitement le sous-entendu de ma question. Un sourire étira ses lèvres exsangues.

— Pour tout vous dire je ne les connais que depuis hier, répondit-il d'un ton où perçait l'amusement. Nous nous sommes rencontrés dans une réunion de notre confrérie. Muse cherchait des compagnons pour suivre l'exode du peuple nain. Elle ne voulait pas y aller seule pour qu'on ne puisse l'accuser de partialité. Elle pense que si nous sommes plusieurs à donner notre point de vue sur les événements, nos opinions n'en auront que plus de valeurs. Il m'a semblé que c'était une intéressante vision des choses. Quant à Agar et Elior, ils se sont joints à nous par amitié pour le peuple nain, révoltés par ce qui vous est arrivé.

J'approuvai d'un hochement de tête et souris comme une petite silhouette venait vers nous en courant. Nartime nous rejoignit et m'adressa un large

sourire. Le regard qu'il lança à Blanchâme était un peu effrayé et s'il s'efforça de le saluer poliment il évita ensuite de le regarder.

— Je voulais demander à Brise s'il voulait venir jouer avec moi, annonça l'enfant avec une pointe d'embarras.

Visiblement il aurait préféré que je sois seul pour me présenter cette requête, mais la présence de Blanchâme n'avait tout de même pas pu le faire renoncer à son envie. Je n'eus même pas besoin de hocher la tête. Brise s'était redressé dans mes bras en entendant la voix de Nartime et sauta à terre pour aller se frotter dans ses jambes. Je souris.

— Je crois que tu as ta réponse, mon garçon.

Nartime eut un sourire ravi qui éclaira brièvement son regard triste et il entraîna Brise en courant dans les hautes herbes alentours, le chat paraissant d'humeur aussi joueuse que l'enfant. Blanchâme et moi les suivîmes un moment du regard en souriant, puis nous reprîmes notre marche.

— Pauvre enfant, murmura soudain l'albinos avec compassion, il paraît en proie à une grande souffrance. A-t-il perdu des gens qu'il aimait dans l'incendie ?

— Toute sa famille..., répliquai-je sombrement.

J'aurais évité d'en parler à un autre, je crois, mais Blanchâme m'inspirait une telle confiance que je lui décrivis ce qui était advenu de la famille de Nartime et mes vains efforts pour les sauver. L'albinos m'écouta avec une attention rare, sans distraction, sans curiosité, mais avec un intérêt sincère et chaleureux. Lorsque je me tus mon compagnon secoua la tête avec un soupir attristé.

— Naïas s'acharne parfois sans pitié sur les faibles. Espérons qu'elle a enfin détourné son attention du peuple nain.

J'approuvai et nous arrivâmes enfin à destination. Les blessés, comme les femmes qui m'aidaient, accueillirent tout d'abord Blanchâme avec une grande méfiance, mais l'albinos était si calme, si doux, si bienveillant, qu'il ne tarda pas à faire la conquête de tout le monde. Nous avions rabattu les bâches qui couvraient les chariots pour permettre aux blessés de profiter du soleil et il finit par s'installer sur le chariot du milieu afin que tous puissent écouter sa musique. Il n'était pas très grand pour un homme, me dépassant tout juste d'une tête, et il n'eut aucune peine à trouver une place pour son corps mince et souple. Une fois assis, il tira de son maigre paquetage une courte flûte en bois noir dont la simplicité m'étonna. Elle était dénuée de décorations, alors que la plupart des ménestrels affectionnaient les instruments beaux et précieux. Mais en y songeant, il était vrai qu'une flûte en bois de drogon gravée d'arabesques en argent noir aurait paru déplacée dans les mains délicates de cet être lui-même si simple.

Une fois certain qu'il avait capté l'attention de tout le monde, Blanchâme porta la flûte à ses lèvres et se mit à jouer. Je ne saurais décrire ce qui suivit. L'albinos était un des meilleurs musiciens que j'avais jamais entendus de ma vie et la mélodie qu'il développait à l'aide d'une simple flûte paraissait être le chant de quelque divinité égarée dans notre monde. Sa musique était douce, précieuse,

délicate mais non fragile, au contraire forte et posée. Elle enchantait les oreilles et déposait sur le cœur un baume apaisant, elle ramenait au calme, à la paix, et redonnait une force incroyable, une énergie porteuse d'espoir.

Blanchâme joua un long moment, dans un silence complet jusqu'à ce qu'il détache lentement la flûte de ses lèvres. Tous ceux qui étaient en état de le faire l'applaudirent ensuite avec enthousiasme et on lui réclama d'autres morceaux à grands cris. Il ne se fit pas prier et nous enchantait ainsi une bonne partie de l'après-midi. Nos patients en oubliaient presque leurs blessures et la musique semblait agir sur eux plus sûrement que le meilleur des baumes. Tous furent déçus lorsque Blanchâme déclara être fatigué de jouer, mais il promit de revenir le lendemain et on le laissa ranger son instrument. L'albinos passa le reste de l'après-midi en ma compagnie, me suivant lorsque je passais des uns aux autres, ayant une parole réconfortante pour chacun, sa présence étendant sur les esprits un voile apaisant.

Lorsque le soleil commença à nous retirer sa chaleur et que les Jumellunes se dessinèrent de plus en plus clairement dans le ciel assombri, Songépée décida d'arrêter la caravane aux abords d'une petite forêt, à quelques dizaines de mètres d'une rivière, et le camp s'organisa pour la première fois avec une certaine lenteur. Blanchâme m'assista pour nourrir les blessés et les préparer pour la nuit, puis nous nous apprêtâmes tous deux à dîner à notre tour. Mais avant que nous ne puissions nous installer autour d'un des nombreux feux de camp qui avaient été dressés aux alentours, Cetrion nous rejoignit d'un pas nerveux. Il évita de me regarder et s'inclina vers Blanchâme.

— Messire ménestrel, puis-je vous convier à dîner en compagnie des représentants du peuple nain ? lança-t-il poliment.

Blanchâme me jeta un regard interrogateur, visiblement embarrassé de me laisser ainsi, et je lui souris.

— La multitude des points de vue fait leur valeur, n'est-ce pas ?

L'albinos sourit à son tour et posa doucement la main sur mon épaule.

— Vous êtes un sage, docteur Evrahl, fit-il amicalement.

Il se tourna ensuite vers Cetrion et lui annonça qu'il le suivait. Tous deux s'éloignèrent et je me retrouvai seul. Brise était passé me voir en coup de vent au cours de l'après-midi, accompagné de Nartime, et je supposai qu'il devait dîner avec l'enfant. J'hésitais à rejoindre Listak et Amhiel, n'ayant aucune envie de me retrouver au beau milieu de leurs tentatives de séduction respectives, lorsque la haute silhouette du détective m'apparut, se dirigeant vers moi. Mon ami me salua d'un sourire un peu fatigué.

— Puis-je vous offrir un peu de compagnie ? proposait-il.

J'acquiesçai en souriant à mon tour.

— Avec le plus grand plaisir. Amhiel n'est pas avec vous ?

— Elle dîne avec Songépée et ses capitaines, je n'ai pas voulu me joindre à eux, j'en ai assez de faire semblant de m'intéresser à la nourriture.

— Et Muse ?

L'allusion à l'elfe le laissa de marbre.

— Menius, Cetrion et les autres représentants ont convié tous les ménestrels à manger avec eux, afin, je suppose, de les entretenir de la mission qu'ils se sont confiée. Je m'étonne d'ailleurs de ne pas vous voir avec eux.

Je haussai les épaules et entraînai mon ami vers un des feux pour récupérer de la nourriture, réalisant soudain que j'étais affamé.

— On ne m'a pas invité à les rejoindre, déclarai-je finalement tandis qu'une femme me servait une copieuse portion d'une sorte de ragoût, y joignant une demi-galette de blé et un gobelet de vin.

Je remerciai avec un sourire et suivis Listak à l'écart. Nous nous installâmes près de la rivière, sur un tronc d'arbre renversé, suffisamment éloignés du camp pour être certains de pouvoir discuter sans être dérangés. Dans un geste familier, Listak tira sa longue pipe noire de sa poche, la bourra de tabac fort et se mit à fumer pensivement tandis que j'entamais mon repas avec appétit.

— Peut-être n'auriez-vous pas dû afficher ainsi votre amitié envers Amhiel et moi, dit-il au bout d'un moment. Je n'ai pas l'impression que tous vos frères apprécient de vous savoir proche de deux agents de Torn.

Encore une fois je haussai les épaules.

— Si vous saviez comme je m'en moque, rétorquai-je d'un ton léger. De toute manière dans trois jours je quitterai cette caravane et il y a de fortes chances pour que je ne revoie plus jamais ceux qui la forment.

Listak grimaça légèrement et tapota l'embout de sa pipe contre ses dents dans un mouvement dubitatif, mais il ne releva pas. Au bout d'un moment il ôta ses lunettes et les fit disparaître dans une de ses poches. Comme il se frottait les yeux, je dus me retenir de lui demander s'il souffrait, sachant à quel point cette question l'exaspérait. Je voulais croire qu'il se confierait à moi s'il percevait une évolution de son état, mais je n'arrivais pas tout à fait à en être sûr.

— Vous avez passé l'après-midi en compagnie de Blanchâme, n'est-ce pas ? reprit-il soudain. Que pensez-vous de lui ?

Je fus un peu étonné du ton inquisiteur sur lequel il posa cette question, mais je n'en laissai rien paraître.

— Je le tiens pour un homme de bien. Il se comporte envers tout le monde avec une grande bonté et il a eu un effet extraordinaire sur les blessés. Il leur a vraiment fait beaucoup de bien, même si sa particularité les a un peu effrayés au début. J'ai passé un très agréable moment en sa compagnie et pour tout vous dire je suis très heureux qu'il se soit joint à nous. C'est vraiment quelqu'un de fascinant. Mais pourquoi cette question ?

Listak secoua la tête et souffla un épais nuage de fumée grise vers le ciel qui commençait à se consteller d'étoiles.

— Il m'inquiète, avoua-t-il à contrecœur. Ne me demandez pas pourquoi, je l'ignore. Mais il y a quelque chose chez cet homme qui me semble anormal.

J'ai interrogé Muse à son propos, mais elle ne sait rien sur lui et elle est sous son charme, comme tout le monde.

— Tout le monde sauf vous, rétorquai-je avec une pointe d'incompréhension. Vous devriez lui parler. Votre malaise provient peut-être de sa particularité physique, qui...

— Evrahl, interrompit sèchement Listak. Vous devriez suffisamment me connaître pour savoir que je ne suis pas sensible à ce genre de choses. Peu m'importe qu'il soit albinos, ou borgne, ou défiguré, ou boiteux, ou je ne sais quoi. Ce n'est pas son physique qui me pose un problème, c'est ce qui se cache derrière. Il y a quelque chose en lui qui me rappelle...

Il s'interrompit et secoua encore la tête.

— Quoi ? l'encourageai-je. Dites-moi.

Il parut embarrassé.

— Vous ne comprendriez pas, murmura-t-il.

Je ne pus réprimer un sourire surpris devant cette dérobade qui lui ressemblait si peu, mais comme j'allais insister, il émit un claquement de langue agacé.

— N'en parlons plus, trancha-t-il. C'est sans importance.

Son ton m'interdisait de poursuivre la discussion, mais il avait piqué ma curiosité au vif et je me promis de reprendre cette discussion plus tard. Comme il ne disait plus rien, je me concentraï sur la fin de mon repas, puis je joignis la fumée de ma pipe à la sienne et nous restâmes un long moment plongés dans le silence, simplement satisfaits d'être ensemble.

J'étais perdu dans mes pensées, songeant que ce premier jour d'exode marquerait probablement l'histoire naïve, lorsque la date me frappa brutalement de plein fouet. Le 22 froidelune. Le 22 froidelune... Un frisson me parcourut des pieds à la tête et une foule d'images accablantes m'assaillirent. Comment avais-je pu passer toute la journée le cœur léger sans penser une seule seconde à ce que signifiait cette date ? Une culpabilité brûlante m'envahit. J'avais honte de ce dysfonctionnement égoïste de ma mémoire, par tous les dieux comme j'avais honte...

Je pris une profonde inspiration et me passai les mains sur le visage, mon cœur cognant dans ma poitrine. Aussitôt Listak se tourna vers moi, les sourcils froncés.

— Evrahl, quelque chose ne va pas ? demanda-t-il avec inquiétude.

J'avais la gorge si serrée que je crus que je n'arriverais pas à répondre. Finalement je parvins à recracher un peu d'air pour émettre des sons.

— Je... Je crois que je vais avoir une crise..., balbutiai-je.

Mon angoisse était telle que la tynine déferlait sur moi et je sentais mes muscles se tétaniser.

— Est-ce que je peux faire quelque chose ? s'enquit Listak d'un ton pragmatique.

Je secouai la tête, déjà incapable de parler, et je me laissai glisser au bas du tronc sur lequel j'étais assis. L'herbe haute était humide sous mes fesses, mais

je n'y pris pas garde, me recroquevillant pour contenir mes spasmes, attendant avec anxiété la montée de la douleur. Pour la première fois, j'accueillais une crise avec une certaine satisfaction morbide et j'étais même content que la présence de Listak ajoute à mon humiliation. Oui, je méritais au moins cela pour avoir oublié ce qui s'était passé un 22 froidelune, huit années auparavant.

J'étais dans un tel état que la tynine ne tarda pas à me terrasser. Tout mon corps se mit à convulser, ma respiration se bloqua et un foyer de douleur embrasa mon ventre. Je serrai les dents de toutes mes forces pour ne pas hurler et des larmes jaillirent de mes paupières pressées. Je tremblais violemment, je gémissais, mon esprit s'embrouillait, une terreur sans nom me happait, des dizaines de souvenirs atroces me harcelaient et une intolérable souffrance morale venait encore s'ajouter à la terrible souffrance physique. Mon être explosait dans la douleur. Je n'avais plus fait de crise aussi grave depuis des cycles et des cycles.

Je m'évanouis juste à la fin de ma crise, aspiré dans un tourbillon noir qui devait ressembler à la mort. Lorsque je revins à moi, j'étais toujours assis contre la souche, mes jambes étendues devant moi, ma tête appuyée en arrière sur le bois, tandis qu'un tissu doux et froid essuyait mon visage et ma barbe couverts de larmes et de salive. J'ouvris lentement les yeux. L'obscurité était maintenant si profonde qu'il me fallut quelques secondes pour reconnaître Listak penché sur moi qui nettoyait mon visage de son mouchoir. Mon ami m'offrit un sourire calme et ne dit rien, continuant ses soins avec une douceur dont je ne l'aurais pas cru capable. Je lui fus reconnaissant de ce silence.

Au bout d'un moment, il se détourna de moi et se rassit sur le tronc, rallumant sa pipe éteinte. Je rassemblai les forces qui me revenaient et me hissai à côté de lui avant de pousser un profond soupir. Il avait remis ses lunettes et son visage fermé était tourné vers la rivière dont le cours argenté se laissait deviner dans les ténèbres. Lorsqu'il prit finalement la parole, ce fut d'une voix basse, pleine d'une tension contenue.

— Je vous demande pardon de ne pas avoir réussi à le tuer, murmura-t-il.

Un frisson me parcourut en songeant à Morsech et à la manière dont il m'avait inoculé la tynine. Je haussai les épaules.

— Il n'y a rien à pardonner, Listak, répliquai-je d'un ton fatigué. Vous n'êtes pas responsable des agissements de votre frère.

Il poussa un profond soupir.

— Je n'en suis pas si sûr.

J'étais plongé dans une si profonde dépression que je ne trouvai pas la force de protester encore. Je me sentais horriblement mal et j'éprouvais le besoin lancinant de me retrouver seul. Naïas en soit louée, une excellente excuse pour me retirer ne tarda pas à se présenter. Nous étions plongés dans le silence, sombres, lorsque Listak dressa soudain l'oreille.

— Quelqu'un vient, souffla-t-il.

Il s'assura machinalement que ses lunettes étaient bien sur son nez et nous nous retournâmes dans un même mouvement. Muse approchait d'un pas vif, ne cherchant nullement à dissimuler son arrivée comme peuvent le faire si aisément les elfes. Elle s'arrêta à un mètre de nous et nous adressa un large sourire.

— C'est donc là que vous vous cachiez ! fit-elle avec amusement. Je vous ai cherchés partout, tous les deux ! Agar, Elior et Blanchâme sont en train de chanter, je suis sûre que vous ne voulez pas rater ça ! Surtout que je vais bientôt les accompagner, ajouta-t-elle avec un petit clin d'œil.

Listak esquissa un sourire et tourna les yeux vers moi. Je secouai la tête, je n'avais aucune envie de participer à une quelconque fête en un tel instant.

— Je suis épuisé, annonçai-je en me levant, je vais me reposer. Excusez-moi.

Je m'inclinai vers Muse, saluai Listak qui me répondit à peine, ses yeux pourtant fixés sur moi, et m'éloignai d'un pas vif. La moindre présence à mes côtés me paraissait brusquement un supplice et je priai les dieux de ne croiser personne tout en marchant rapidement vers la petite tente que j'avais dressée près des chariots de blessés. J'avais besoin d'être seul, seul avec mes souvenirs, seul avec ma souffrance. Mais la solitude m'échappa.

J'étais presque arrivé à ma tente, passant entre les feux de camp abandonnés, la plupart des gens déjà couchés ou occupés à écouter les ménestrels dont le chant lointain me parvenait, lorsqu'une petite silhouette se dirigea vers moi d'un pas lourd. Nartime serrait Brise dans ses bras, le chat presque aussi gros que lui, et avançait les épaules et la tête basses, ses cheveux bouclés retombant sur son visage. Malgré mon état, je m'obligeai à me raffermir, à me redresser, à avoir l'air calme et solide. Cet enfant n'en attendait pas moins de moi et je ne pouvais pas le décevoir. Soudain ma souffrance me parut bien légère à côté de celle qu'il devait éprouver. Ce fut presque sans effort que je l'accueillis d'un sourire.

— Eh bien, fis-je d'un ton léger, ne devrais-tu pas être couché à cette heure-ci ?

À la vérité, je n'avais pas la moindre idée de l'heure qu'il était, mais je ne voyais pas quoi dire d'autre. Brise m'adressa un petit miaulement triste, puis frotta doucement son museau contre le cou de Nartime. L'enfant releva vers moi un visage si sombre que cela me fit mal. Des larmes perlaient à ses paupières et il paraissait lutter férocement pour les contenir.

— Je vous cherchais, murmura-t-il d'une voix étranglée. Je voulais vous demander si... si je pouvais dormir avec vous.

Je fronçai les sourcils avec étonnement.

— Mais que va penser le cousin de ton père ? Sait-il au moins que tu es avec moi ?

Nartime eut un sourire crispé.

— J'ai menti, avoua-t-il avec une pointe de défi. Il n'y a personne qui s'occupe de moi, je suis tout seul. Je n'ai besoin de personne.

Ses paroles contredisaient avec une telle évidence sa requête auprès de moi qu'il en rougit. Il baissa la tête.

— Je vais me débrouiller...

Il tournait déjà les talons, mais je le rattrapai aussitôt.

— Il y a de la place pour deux dans ma tente, déclarai-je avec un sourire apaisant. Viens.

Il parut hésiter, puis il accepta de me suivre. Tout en marchant, je réfléchissais. Nous nous étions organisés avant le départ pour faire en sorte que les enfants orphelins trouvent une famille d'accueil et je ne comprenais pas comment Nartime avait pu échapper à notre petit recensement. J'allais devoir m'atteler dès le lendemain à convaincre une famille de le prendre à sa charge et je savais que ce ne serait pas facile, d'autant plus que l'enfant n'avait aucune envie qu'on s'occupe de lui. Cependant je ne pouvais pas le garder avec moi alors que je quittais la caravane dans trois jours. Pour la première fois je me surpris à regretter d'avoir accepté la mission de Torn, puis je repoussai ce sentiment. Non, je ne devais pas penser ainsi. Mes enfants étaient morts, Nartime ne pourrait pas les remplacer, pas plus que je ne pourrais remplacer ses parents. Je ne devais pas oublier ça.

Une fois dans la tente, je partageai avec mon jeune compagnon les derniers biscuits d'Amhiel, puis nous nous couchâmes. Nartime se blottit contre moi d'une manière timide qui me donna envie de pleurer et Brise se coucha dans son dos, autant pour lui tenir chaud dans la fraîcheur de la nuit que pour le rassurer. Ainsi entouré, l'enfant parut s'apaiser et il ne tarda pas à s'endormir. Quant à moi je restai un long moment sans trouver le sommeil, allongé sur le dos, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, le petit corps tiède de l'enfant recroquevillé contre le mien. Des larmes roulaient sur mes joues et une tristesse indescriptible m'accablait. Le 22 froidelune de l'année 1875 du calendrier mortelunien, huit ans plus tôt, le jour de mon mariage...